

Mykhaylo Kotsubynskiy

Traduction de Tetyana Bonnal

Les ombres des ancêtres oubliés

Ivan fut le dix-neuvième enfant de la famille houtsoulienne des Paliytchouk. Le vingtième et dernier fut Annytchka.

On ne sut jamais si c'était le bruit éternel du fleuve de Tcheremoch et les lamentations des torrents des montagnes qui remplissaient la chaumière solitaire sur la haute *kytchera* – la colline, ou la tristesse des forêts noires des sapins qui effrayèrent l'enfant -, mais Ivan pleurait toujours, criait la nuit, grandissait mal et regardait sa mère avec un regard profond et sage comme celui d'un vieillard, - et sa mère angoissée détournait son regard. Plus d'une fois elle pensa apeurée que ce n'était pas son enfant. La femme ne fut pas prudente pendant ses couches, elle enfumait la maison, elle n'allumait pas la bougie, - et la diablesse maligne réussit à échanger l'enfant humain contre son diabletin.

L'enfant grandit très lentement, mais tout de même il grandit, le temps passa et il fallait déjà lui coudre un pantalon. Et il resta toujours bizarre. Il regardait devant lui mais il voyait des choses lointaines et inconnues aux gens, ou bien il criait sans cesse. Les *gatchi*- son petit pantalon - lui tombaient, et il restait debout au milieu de la chaumière les yeux fermés et il criait la bouche grande ouverte.

Alors la mère enlevait sa pipe de la bouche, elle levait la main sur lui et elle criait féroce :

- Ca suffit ! Eh, toi fils de diable. O si tu pouvais disparaître dans le lac ou devenir une bûchette !

Et il disparut.

Il descendit dans les *tsarinkas* – les prairies vertes, il fut tout petit et blanc comme une coupole de pissenlit, sans peur il se rendit dans la forêt obscure où les *gadjougues* – les sapins- bougèrent leurs branches au-dessus de sa tête comme des ours avec leurs pattes.

D'ici il regardait les montagnes, les cimes proches et lointaines qui

bleuissent dans le ciel, il regardait les forêts noires de sapins avec leur souffle bleu, la verdure claire des prairies qui brillent comme des miroirs encadrés par des arbres. Au-dessous, la jeune rivière de Tcheremoch bouillait dans la vallée. Sur les collines lointaines les chaumières solitaires sommeillaient au soleil. Le temps était calme et triste, les sapins noirs envoyaient sans cesse leur tristesse dans Tcheremoch et le torrent la portait par les vaux et la racontait.

- Iva ! Mo-oy ! – on appelait Ivan de la maison, mais il n’entendait pas, il ramassait les framboises, faisait péter les petites feuilles, sifflait et piaillait à travers les brins d’herbe en essayant de copier les voix des oiseaux et tous les sons qu’il entendait dans la forêt. Noyé dans les herbes il ramassait les fleurs et en ornait son chapeau – *kresani*. Fatigué, il se couchait sous le foin pendu sur les *ostryva* – les vieux sapins secs, et les torrents des montagnes chantaient pour son sommeil et le réveillaient de leur tintement.

Quand Ivan eut sept ans, il porta déjà son propre regard sur le monde. Il savait beaucoup. Il savait trouver les herbes-guérisseuses – *odalen*, *matrygan* - beladonne et *pidoyma*, il savait pourquoi pleure l’épervier, d’où vient le coucou, et quand il raconta tout cela à la maison sa mère le regarda avec un air confus : et si l’Autre lui parlait ? Il savait que l’esprit malin règne dans ce monde, que l’*aridnyk* – la force impure dirige tout, que les forêts sont pleines des sylvains - *lisovyk*, qui font paître là-bas leur bétail : les cerfs, les lièvres et les biches ; que le *tchugayster* y erre et invite le passant à danser, en déchirant les pauvres *niavkas* – les sirènes sylvestres ; il savait que la voix de la hache vit dans la forêt. Plus haut, sur les cimes arides et sauvages qu’on appelle *nedeja*, les sirènes sylvestres – *niavkas* - commencent leurs danses incessantes, et dans les roches se cache celui qui disparaît – *stcheznyk*. Il pouvait en raconter aussi sur les sirènes – *rousalkas*, qui les beaux jours sortent de l’eau pour chanter des chansons, inventer des fables et des prières sur les noyés, et qui après le coucher du soleil sèchent leurs corps pâles sur les pierres dans la rivière. Les esprits malins sans nombre remplissent les roches, les bois, les défilés de montagnes, les maisons et les clôtures, et ils attendent toujours un homme chrétien ou le bétail pour leur faire du mal.

Plus d'une fois en se réveillant la nuit dans le silence hostile, il trembla plein de terreur.

Le monde entier semblait un conte de fées plein de merveilles, mystérieux, attirant et effrayant.

Dès lors il eut ses obligations – on l'envoya paître le bétail. Il poussait dans la forêt ses vaches – Jovtania et Goloubania, et quand elles commencèrent de se noyer dans les vagues des herbes de la forêt et dans les sapins tout jeunes, et de lui répondre de la profondeur des herbes comme du dessous des eaux, avec le tintement triste de leurs sonnailles, il se mit sur la pente de la montagne, prit sa flûte – *sopilka* et joua les chansons simples qu'il apprenait chez les adultes. Mais cette musique ne le satisfit pas. De dépit il jeta sa flûte et écouta les autres mélodies qui vivaient en lui – des mélodies vagues et imperceptibles.

Le bruit sourd de la rivière montait d'en bas vers Ivan et inondait les montagnes, et de temps en temps le tintement transparent de la clochette tombait dans l'eau. Les montagnes attristées et embaumées de la tristesse des ombres des nuages, regardèrent derrière la branche d'un sapin et effacèrent le sourire pâle des prairies. A chaque instant les montagnes changeaient leur humeur : quand la prairie riait, la forêt s'assombrissait. Et comme il était difficile de regarder fixement dans le visage changeant des montagnes, il était de même difficile pour l'enfant d'attraper la mélodie illusoire d'une chanson qui tournait et battait ses ailes tout près de l'oreille, mais ne se laissait pas attraper.

Une fois il quitta ses vaches et grimpa sur le sommet de la montagne. Il monta de plus en plus haut par un sentier presque invisible dans le maquis de la fougère pâle, dans les broussailles de la framboiseraie et de la ronce. Il sautait facilement d'une pierre à l'autre, franchissait les troncs d'arbres tombés, il se fraya un passage à travers les branches des arbustes. Le bruit éternel de la rivière monta avec lui de la vallée, les montagnes grandirent et du fond du dôme du ciel apparut le fantôme bleu de Tchornogora – la montagne noire. Les herbes pleureuses toutes longues couvraient maintenant les pentes de la montagne, les sonnailles des vaches répondirent comme un soupir lointain, Ivan trouva les grosses pierres qui

créaient plus loin sur le sommet un chaos de roches brisées avec les dessins des lichens étouffés comme dans les bras de la vipère dans les racines des sapins. Sous les pieds d'Ivan les mousses de soie rousse, dures et molles couvrirent chaque pierre. Les mousses chaudes et tendres cachèrent à l'intérieur l'eau des pluies d'été dorée par le soleil, elles se courbèrent et embrassèrent ses pieds comme un coussin de duvet. La verdure au feuillage touffu des baies de la forêt enfonça ses racines dans la mousse et au-dessus elle versa la rosée des baies rouges et bleues.

Ici Ivan s'assit pour se reposer.

Les aiguilles des sapins sonnèrent doucement au-dessus de sa tête en se mêlant avec le bruit de la rivière, le soleil remplit d'or la vallée profonde et il appliqua la couleur verte sur les herbes ; plus loin la fumée bleue d'un feu – *vatra* - se leva dans le ciel, et du sommet de l'Igryts le tonnerre descendit dans un bourdonnement velouté.

Mais Ivan ne bougeait pas, il écoutait en oubliant complètement qu'il devait s'occuper de ses vaches.

Et soudain, dans un silence au beau timbre il entendit une douce musique qui depuis longtemps tournait insaisissable tout près de son oreille en le faisant souffrir! Ivan figé et immobile allongea son cou et avec une concentration pleine d'espoir il capta la mélodie merveilleuse de la chanson. Les gens ne jouaient pas comme ça – en tout cas il ne les avait jamais entendus. Mais qui jouait là ? Autour de lui il n'y avait que le désert, la forêt solitaire et pas une âme. Il regarda en arrière sur les roches – et il resta pétrifié. Assis sur une pierre comme sur un cheval, apparut - *stcheznyk* – celui qui disparaît. Il courba sa barbe pointue, inclina ses petites cornes et avec les yeux fermés il souffla dans sa flûte. « Je n'ai plus mes chèvres ... Je n'ai plus mes chèvres.... » - dit-il en versant son chagrin dans sa flûte. Mais d'un coup les cornes se levèrent, les joues s'enflèrent et les yeux s'ouvrirent. « Elles sont là mes chèvres... Elles sont là mes chèvres... » - les sons se mirent à bondir, et Ivan épouvanté vit que des têtes de boucs sortaient des arbustes et secouaient leurs barbes.

Il voulait partir en courant – et il ne pouvait pas. La peur l'avait cloué sur place et il cria d'horreur muette, et quand enfin il reprit sa voix, le *stcheznyk* s'était élancé là-haut. Il disparut brusquement dans la roche, et

les boucs devinrent les racines des arbres abattus par le vent.

Maintenant Ivan courait en bas, vite et à l'aveuglette, il déchirait les embrassades traîtresses des ronces, il rompait les branches sèches, glissait sur les mousses brillantes et avec frayeur il entendit que quelqu'un le poursuivait. Enfin il tomba. Combien de temps il resta allongé, il ne s'en souvint pas.

Quand il reprit ses sens et put voir des endroits qu'il connaissait bien, il se tranquillisa un peu. Tout étonné, il écouta quelque temps. Il lui semblait que la chanson résonnait en lui. Il prit sa flûte. Au début cela ne marchait pas, la chanson ne lui réussissait pas. Il recommença à jouer, il força sa mémoire et attrapa certains sons, et quand enfin il retrouva ce qu'il avait cherché depuis toujours, ce qui avait troublé sa paix, – une chanson merveilleuse et inconnue planant sur la forêt, la joie entra alors dans son cœur, elle versa le soleil sur les montagnes, sur la forêt et sur les herbes, elle murmura dans les torrents, elle mit Ivan debout et il en lança sa flûte dans l'herbe, et avec la main sur la hanche s'emporta dans la danse. Il remuait ses jambes, se levait avec légèreté sur la pointe des pieds, il frappait la terre avec ses talons nus, faisait des figures et s'accroupissait. « J'ai mes chèvres... J'ai mes chèvres... » - quelque chose chantait en lui. Un petit garçon blanc sursautait sur une tache ensoleillée de la clairière qui pénétra dans le royaume sombre des sapins, et comme un papillon il voltigeait d'une branche à l'autre, et les deux vaches – Jovtania et Goloubania qui avaient passé leurs têtes à travers les arbustes le regardaient amicalement et, en ruminant leur pâture, faisaient sonner leurs clochettes pour accompagner sa danse.

De cette façon il trouva dans la forêt la musique qu'il cherchait.

Dans la maison familiale, Ivan était souvent frappé d'anxiété et de chagrin. Il se souvenait de la *trembita* – une longue trompette de bois – qui tremblait devant leur maison en racontant la mort aux montagnes et aux vallées : la première fois – quand un arbre écrasa dans la forêt son frère Oleksa, et la deuxième – quand son frerot Vassyl – un jeune homme beau et joyeux - périt haché par des haches dans une bataille avec le clan des ennemis. C'était le fruit d'une vieille animosité entre sa famille et celle des Goutenuk. Et bien que tout le monde dans sa famille écumât de rage et de

colère contre ce clan diabolique, personne ne put raconter à Ivan d'où était venue cette animosité. Ivan aussi brûlait d'envie de se venger, il saisissait la petite hache – *bartka* de son père encore trop lourde pour lui et il était déjà prêt à se jeter dans la bataille.

Il n'est pas vrai qu'Ivan fut le dix-neuvième enfant et sa sœur Annytchka la vingtième. Leur famille ne fut pas si nombreuse : deux parents et cinq enfants. Les quinze autres reposent dans le cimetière à côté de l'église.

Toute la famille était très pieuse, ils aimaient aller à l'église et surtout à la fête de la paroisse. Là ils pouvaient voir les familles de leurs parents éloignés qui vinrent se fixer dans les villages des alentours, et le cas échéant ils pouvaient même se venger des Goutenuk pour la mort de Vassyl et pour tout le sang qui coulait des braves Paliytchuks.

Cette année les plus beaux habits sortirent des coffres : les nouveaux pantalons rouges, les *keptars* multicolores - les vestes courtes de peau de mouton, les *tchérés* –les anciennes ceintures de cuir très large avec de l'espace pour garder les choses précieuses, ornées avec les clous, les jupes – *zapaskas*, d'une seule pièce de tissu multicolore, les châles rouges de soie et même un baluchon magnifique, blanc comme la neige que sa mère porta avec un bâton sur son épaule avec ménagement. Ivan aussi obtint un nouveau chapeau et un manteau – *dziobnia* qui lui frappait les jambes.

Les chevaux furent sellés et le cortège somptueux alla sur les sentiers étroits des montagnes et tressa le chemin de la haute montagne avec les coquelicots rouges. Les gens vêtus pour la fête s'étendirent sur les montagnes, dans les vallées et sur les cimes. Soudainement la multitude verte des prairies s'épanouit, le flot de plusieurs couleurs flotta le long de Tcheremoch, et quelque part très haut, sur la couverture noire des bois de sapin, le toit rouge d'un parasol houtsoulien flamboya sous le soleil du matin. Peu de temps après Ivan vit la rencontre des clans ennemis. Ils sortaient déjà de l'église et son père était un peu saoul. Et d'un coup une bousculade se créa au milieu de la route étroite entre la roche et la Tcheremoch. Les chariots, les cavaliers et les piétons, les femmes et les enfants s'arrêtèrent et s'entassèrent.

On ne sut pas pourquoi les haches de fer commencèrent à briller et à

sauter devant les visages, dans des hauts cris qui apparurent dans le tourbillon. Les clans se tenaient comme le silex et l'acier – les Goutenuk contre les Paliytchouk, - et avant qu'Ivan eût compris de quoi il s'agissait, son père leva la hache et le fer frappa le visage de quelqu'un, et le sang jaillit, inondant le visage, la chemise et la belle veste ornées de rubans. Les femmes crièrent et se mirent à séparer les hommes, mais un homme avec le visage rouge comme son pantalon de fête blessa avec sa hache la tête d'un ennemi, et le père d'Ivan chancela comme un sapin coupé. Ivan se jeta dans la bataille. Il ne se souvenait pas de ce qu'il faisait. Une force le souleva. Les adultes lui marchèrent sur les pieds et il ne put aller vers la bataille. Tout chaud et emporté par la colère il choqua contre une fillette qui tremblait de peur à côté d'un chariot. Ah, oui ! C'était certainement une fille des Goutenuks ! Et sans réfléchir il la frappa au visage. Le visage se crispa, elle serra contre la poitrine sa chemise et elle se mit à courir. Ivan la rattrapa au bord de la rivière, il tira fortement sur sa poitrine et déchira la chemise. Les nouveaux rubans tombèrent au sol, et la fillette commença à les défendre. Mais il les arracha et les jeta dans l'eau. La petite fille toute tordue le regardait le sourcil froncé avec ses yeux noirs et elle déclara calmement :

- Ce n'est rien... J'en ai d'autres... encore plus beaux.

Comme si elle voulait le consoler.

Le garçon restait muet et étonné par le ton délicat de la fille.

- Ma maman m'avait acheté la nouvelle jupe et des *postoly* – (les chaussures traditionnelles d'un seul morceau de peau très molle et sans semelle qui se serrent avec les cordes), et les bas – *kaptchury* – avec la dentelle, et...

Il ne savait toujours pas quoi dire.

- Je vais me chausser avec des belles chaussures et je serai alors une belle fille...

Il se sentit jaloux.

-Mais moi, je sais déjà jouer de la flûte...

- Notre Fedir a fabriqué une belle flûte et il joue si...

Ivan bouda.

- J'ai déjà vu le *stcheznyk* – celui qui disparaît.

Elle tourna vers lui son regard incroyable.

- Et pourquoi donc tu te bats ?

- Et pourquoi donc tu étais à côté de ce chariot ?

Elle réfléchit un peu sans savoir quoi répondre et ensuite elle commença à chercher quelque chose sur elle.

Enfin elle trouva un long bonbon.

- Ouf !

Elle en mangea une moitié et lui donna l'autre avec un geste grave et plein de confiance.

- Prends !

Il hésita mais il le prit.

Maintenant ils étaient assis côte à côte, ils oubliaient les cris de la bagarre et le bruit sévère de la rivière, et la fillette lui raconta qu'elle s'appelait Maritchka, qu'elle faisait paître déjà les petites brebis, qu'une certaine Martsynova – aveugle d'un œil - leur volait la farine... et autres choses intéressantes, proches et claires pour les deux, et le regard mat de ses yeux noirs pénétrait dans le cœur d'Ivan.

Pour la troisième fois la trompette - *trembita* sonna la mort dans la maison solitaire sur la haute colline : car le vieux Paliytchouk mourut le deuxième jour après la bagarre.

Dans la famille d'Ivan, la mort du maître de maison entraîna une époque pénible. La désorganisation gagna la famille, le bonheur s'en fut, les champs et les prairies se vendaient l'un après l'autre, et le bétail fondait on ne savait comment, comme au printemps la neige fond sur la montagne.

Mais dans la mémoire d'Ivan la mort de son père vivait moins longtemps que sa rencontre avec la petite fille qu'il avait offensée injustement et qui lui avait donné son bonbon d'un geste plein de confiance. Sa vieille tristesse prit une forme nouvelle. Elle l'attira inconsciemment vers les montagnes, et le mena sur les collines voisines, vers les forêts et les vallées où il pouvait rencontrer Marischka. Et enfin il la rencontra : elle faisait paître les agneaux.

Marischka le reçut comme si elle l'attendait depuis longtemps : il commença à paître les brebis avec elle. Et oui ! Que ses vaches Jovtania et Goloubania fassent sonner leurs sonnettes et mugissent dans la forêt, et

que lui fasse paître les agneaux. Et ils les paissaient ensemble !

Les petites brebis en se cachant dans la fraîcheur des sapins regardaient de leurs yeux bêtes les deux enfants qui se roulaient dans la mousse et faisaient résonner dans le silence le rire de la jeunesse. Fatigués, ils grimpaient sur les roches blanches et regardaient avec effroi l'abîme d'où le fantôme noir de la montagne se levait rapidement et respirait la couleur bleue, qui ne voulait pas fondre sous le soleil. Dans la fissure entre deux montagnes un torrent volait vers la vallée et secouait sa barbe grise sur les pierres. Il faisait si chaud et on se sentait si seul et horrifié dans le silence éternel gardé par la forêt que les enfants y entendaient leur souffle. Mais l'oreille obstinée attrapait et augmentait jusqu'à des dimensions incroyables le moindre bruit qui vivait dans la forêt, et souvent il leur semblait entendre une démarche secrète, le bruit sourd d'une hache et l'haleine essoufflée d'une poitrine fatiguée.

- Tu l'entends, Iva ?

- Pourquoi pas ? Je l'entends.

Et tous les deux savaient que c'était une hache invisible qui errait dans la forêt, qui frappait les arbres et respirait essoufflée et fatiguée.

La peur les chassa de là vers la vallée où le torrent coulait plus tranquillement. Dans le ruisseau ils creusaient un endroit profond et en enlevant leurs vêtements ils s'ébrouaient là comme deux petits animaux de la forêt qui ne connaissent pas la honte. Le soleil se reposait sur leurs chevelures claires et les frappait dans les yeux et l'eau glaciale du torrent leur piquait le corps.

Maritchka fut la première qui eut froid, et elle se mit à courir.

- Arrête-toi, - lui criait Ivan. – D'où viens-tu ?

- Je suis de Ya-vo-rov, - claquait des dents Marischka toute bleue.

- Et de quelle famille ?

- Kovaleva.

- Bonjour à toi, Kovaleva ! – Ivan la pinçait et se mettait à la poursuivre jusqu'au moment où ils tombaient sur l'herbe – fatigués mais réchauffés.

Dans le cours du ruisseau - au-dessus duquel brillait comme un soleil une petite fleur jeune et bleuissait la campanule avec ses fleurs-chaussures enfilées sur une branche, - les crapauds coassaient plaintivement.

Ivan se penchait sur le torrent et demandait :

- Commère, ma commère, qu'avais-tu préparé ?
- Betterave-borchtch, betterave-borchtch, - coassait Maritchka...
- Bette-rrraves, - bette-rrraves, - bette-rrraves, - criaient-ils tous les deux avec les yeux fermés, et même les crapauds se taisaient étonnés.

Ils paissaient le bétail d'une telle manière que plus qu'une fois ils en perdirent leurs brebis.

Quand ils devinrent plus grands leurs divertissements se modifièrent.

Ivan était maintenant un *lehine* – un jeune homme élancé et fort comme un sapin ; il peignait sa chevelure avec de l'huile, il portait déjà la large ceinture de cuir et le manteau orné de rubans. Maritchka aussi portait les rubans de jeune fille dans sa tresse, et cela voulait dire qu'elle était prête à se donner en mariage. Ils ne faisaient plus paître les brebis et ils se voyaient uniquement pendant les fêtes ou à l'église. Ils se réunissaient à côté de l'église ou quelque part dans la forêt pour que les familles ne sachent pas comment s'aimaient les enfants de deux clans ennemis. Maritchka aimait quand il jouait de la flûte – *floyar*. En méditant il tournait ses yeux au-delà de la montagne, comme s'il voyait ce que les autres ne voyaient pas. Il mettait la flûte ornée de dentelle de bois dans sa belle bouche et une chanson merveilleuse et inconnue pour les autres tombait doucement sur les regains verts des prairies où les sapins étendaient leurs ombres. On sentait le froid et le frisson quand les premiers sons sifflants sortaient, comme si les hivers froids étaient tombés sur les montagnes.

Mais voici, le dieu-soleil sort de la montagne et tourne sa tête vers la terre. Les hivers sont abattus, les eaux sont réveillées, et la terre s'est mis à sonner les chansons des ruisseaux. Le soleil est répandu avec le pollen des fleurs, les sirènes sylvestres – *niavkas* marchent de leurs pas légers sur les prairies, et sous leurs pieds la première herbe engendre sa verdure. Les sapins – *smerekas* respirent leur souffle vert, les herbes rient de leur rire vert, et dans le monde entier il n'y a que deux couleurs : la verte – la terre,

et la bleue – le ciel... En bas Tcheremoch chasse, le torrent amène le sang vert, agité et bruyant des montagnes...

Trembita ! ... Tourouray- ra ... Tourouroay-ra...

Le cœur des bergers se réjouit, les brebis bêlent en sentant la pâture... La haute montagne froide – *polonyna* fait du bruit, et des profondeurs des branches sèches et du chablis l'ours se lève sur ses pattes, il essaie sa voix grasse et voit déjà de son œil endormi son butin.

Les averses du printemps frappent la terre, les cimes des montagnes rugissent du tonnerre – et l'esprit du mal souffle le froid du sommet de Tchernogora – de la montagne noire... et puis le soleil arrive – avec son visage véritable de dieu, et il sonne déjà dans les faux qui mettent le foin dans les granges. Une *kolomyjka* – petite chanson joyeuse - voltige d'une montagne à l'autre, d'un ruisseau vers l'autre – elle est si légère et si transparente qu'on sent que derrière ses épaules il y a comme des ailes qui tremblotent...

Oh, elle est venue de la *polonyna*

La petite brebis blanche –

Je t'aime ma belle bien-aimée

Et j'aime tes belles paroles...

Les aiguilles des sapins sonnent doucement, les forêts froides et bleues chuchotent légèrement dans la nuit d'été, les sonnailles des vaches pleurent, et les montagnes font plonger sans cesse leur tristesse dans les torrents.

Un arbre coupé quelque part dans la forêt tombe dans la vallée avec un cri – même les montagnes lui répondent et poussent un soupir, et la trompette houtsoulienne *trembita* pleure encore une mort... Quelqu'un repose dans l'éternité après une vie de dur travail.

Le coucou chanta

A côté de Motchilo...

Aujourd'hui il a fini
Sa chanson pour lui...

Maritchka répondait au chant de la flûte comme une pigeonne répond au pigeon sauvage – avec ses petites chansons. Elle en connaissait des tas et des tas. Et elle ne pouvait pas vous dire d'où elles venaient. Il semblait que ces chansons eussent été bercées avec elle dans son berceau, elles s'étaient baignées avec elle dans la bassine, et elles étaient nées dans sa poitrine comme ces fleurs d'ensemencement spontané qui apparaissent sur les prairies. Tout ce que son regard voyait, tout ce qui se passait dans le monde, une brebis disparue, un garçon amoureux, une fille trompeuse, une vache malade, un sapin bruissant – tout cela prenait la forme d'une chanson légère et simple comme ces montagnes dans leur ancienne vie primordiale.

Maritchka elle-même savait composer ses chansons. Assise par terre à côté d'Ivan elle embrassait ses genoux et se balançait doucement en tapant la mesure de la chanson, ses mollets ronds brûlés par le soleil. Ils étaient nus des genoux jusqu'aux chaussures en cuir, tout noirs à côté de tissu de sa chemise, et ses belles lèvres se brisaient d'une manière adorable quand elle commençait :

Un petit coucou me coucoulait
Un coucou gris et si petit
Une nouvelle chanson fut composée
Pour tous les gens du village...

La chanson de Maritchka racontait un évènement connu de tout le monde et encore frais dans la mémoire de tous: elle parlait de Paraska qui ensorcèlerait Andriy et de comment Andriy mourrait de cela et elle conseillait donc de ne pas aimer les femmes mariées. Elle parlait aussi du chagrin d'une mère dont le fils a péri dans la forêt, écrasé par un arbre. Les chansons étaient simples, tristes et ardentes – elles déchiraient le cœur. D'habitude elle les finissait ainsi :

Le coucou coucoulait au bord d'un ruisseau,
Ce fut Maritchka d'Ivan qui composa la chanson.

Elle appartenait à Ivan depuis longtemps, depuis l'âge de treize ans. Est-ce que c'était une chose étonnante? En faisant paître les brebis elle vit souvent le bouc qui couvrait la chèvre et le mouton ses brebis – tout était si simple et naturel depuis des temps immémoriaux, et aucune pensée impure ne lui assombrissait le cœur. Il est vrai que les chèvres et les brebis en deviennent grosses, mais la sorcière aide les gens. Maritchka n'avait peur de rien. Derrière sa ceinture sur le corps nu elle portait une gousse d'ail qui fut mise sous les paroles magiques d'une sorcière, et maintenant rien ne pouvait lui faire de mal. En se souvenant de tout cela, Maritchka souriait d'un sourire narquois et embrassait le cou d'Ivan.

- Ivan, mon bien-aimé, est-ce qu'on restera ensemble pour toujours ?

- Comme Dieu le donnera, ma douce.

- Ah, non ! Nos parents ont une grande haine dans leurs cœurs. On ne sera jamais ensemble.

Alors les yeux du jeune homme devenaient sombres et sa hache s'enfonçait dans la terre.

- Je ne demande pas leur accord. Que chacun fasse ce qu'il veut, et tu seras ma femme.

- Ah, mon Dieu, que dis-tu ?

- Ce que tu entends, ma petite âme.

Et comme de colère contre les parents, il dansait frénétiquement avec Maritchka pendant les danses de village, et même ses chaussures craquaient.

Mais les choses ne marchaient pas comme Ivan le voulait. Sa propriété tombait en ruine, il n'y avait pas assez de travail pour tous, et il fallait aller s'engager.

Ivan était rongé par le chagrin.

- Je suis obligé d'aller dans les pâturages de la haute montagne, ô Maritchka, - Ivan avait le cœur gros par avance.

- Eh, bien, Ivankou, va, répondit Maritchka obéissante. Nous sommes destinés à ce sort.

Et elle tressa ses chansons sur leur séparation, elle regretta leurs rencontres – maintenant interrompues - dans la forêt silencieuse, elle embrassa le cou d'Ivan et en inclinant sa tête blonde elle chanta d'une voix douce à côté de son oreille :

O, mon chéri, rappelle-toi de moi
Deux fois par jour,
Et moi, je me rappellerai de toi
Sept fois par heure.

- Tu te souviendras ?
- Oui, Maritchko.

- Ce n'est rien, consola-t-elle. Tu dois faire ton berger, et moi – je dois travailler le foin. Je grimperai sur une meule et je regarderai la montagne vers ton pâturage – *polonyna*, et toi tu me joueras de la *trembita*... Et je t'entendrai peut être. Quand les brouillards tomberont sur la montagne je serai assise et je pleurerai parce que je ne saurai pas où est mon bien-aimé. Et si une belle nuit j'ai un ciel étoilé, je regarderai l'étoile qui éclaire la *polonyna* – et mon Ivanko la verra...

Mais je cesserai de chanter.

- Pourquoi ? Chante, Maritchko, ne perds pas ta joie, je reviendrai très vite.

Mais elle secouait sa tête tristement.

O mes chères petites chansons,
Où je vais vous mettre ?
Peut être, mes chères,
Que je vous sèmerai sur les montagnes, répondit avec une petite voix
Maritchka.

Oh, vous mes chansons,
Vous devez chanter sur les montagnes,
Et moi la jeune fille
Je vais me laver avec des larmes.

Maritchka soupira et rajouta toute triste :

- Si j'ai de la chance

Je vous ramasserai dans la montagne,
Et si non, je vous oublierai...

- Tant pis pour moi, peut-être que je les oublierai...

Ivan écoutait la voix douce de la jeune fille et pensait que depuis longtemps déjà elle avait semé ses chansons partout sur les montagnes, que les forêts et les prairies les chantaient, que les torrents les faisaient résonner et que le soleil les reprenait... Mais un jour viendrait et il reviendrait vers elle, et elle retrouverait ses chansons pour bien célébrer leurs noces...

Un matin chaud de printemps Ivan se rendit aux pâturages de la haute montagne.

Dans les forêts on sentait encore le froid, les eaux de la montagne bruissaient sur les roches, et les enceintes de bois se levaient avec joie vers le ciel, entourées des meules. Ivan avait de la peine à quitter Maritchka, mais le soleil et la liberté verte et bruyante qui soutenait le ciel avec ses cimes lui donnaient le courage. Il sautait avec légèreté d'une pierre à l'autre comme un torrent de montagne, et saluait les passants uniquement pour entendre sa propre voix :

- Gloire à Jésus !

- Gloire aux siècles des siècles.

Sur les collines lointaines grimpaient les cabans solitaires peints en couleur cerise par les fumées du bois de sapin, les toits pointus des abris pour le foin odorant se voyaient de loin, et dans la vallée le Tcheremoch

frisé et sévère faisait scintiller sa chevelure grise et il luisait sous les roches d'une lumière verte et méchante. En traversant un torrent après l'autre, en passant par les bois obscurs – où parfois une vache sonnait sa sonnaie pendant qu'un écureuil jetait à terre du haut d'un arbre des restes des pommes de pins, – Ivan montait encore plus haut. Le soleil commença à brûler sa peau et le sentier rocailleux lui fatigua les pieds. Maintenant même les chaumières devenaient rares. Le Tcheremoch s'étendait dans la vallée comme une file d'argent mais son bruit ne montait plus ici. Les forêts laissaient la place aux prairies tendres et riches de la haute montagne. Ivan y errait comme sur un lac de fleurs, il s'inclinait de temps en temps pour orner son chapeau d'un faisceau de fleurs rouges ou de camomilles pâles. Les flancs de la montagne tombaient dans des abîmes noirs et profonds d'où des torrents froids prenaient leur essor. L'homme n'a jamais posé le pied ici, l'ours – *vouyko* - seul y marche, ennemi éternel et terrible du bétail.

L'eau ici était rare. Avec quelle soif il se précipitait vers elle quand il rencontrait un ruisseau, ce cristal froid qui lavait quelque part les racines jaunes des sapins et amenait jusqu'ici le chant des forêts ! Une bonne âme avait laissé à côté de ce ruisseau un pot ou une chope. Mais le sentier le mena encore plus loin dans les chablis où les sapins épineux et dénudés, sans épines et sans écorce, comme les ossatures pourrissaient les uns sur les autres. C'étaient des cimetières de bois – oubliés par Dieu et par les gens - déserts et sauvages où seuls les grands tétras criaient et où se contorsionnaient les vipères. Ici règnent le silence, la grande tranquillité de la nature, la sobriété et la tristesse. Les montagnes bleuâtres se voyaient déjà derrière Ivan. L'aigle se levait des pointes rocheuses en les bénissant avec l'élan large de ses ailes, et on sentait ici la froide haleine de la *polonyna* – ce pâturage de haute montagne, et le ciel devenait encore plus grand. A la place des forêts, le genévrier traçait un tapis noir à terre avec les sapins grimpants qui entravaient les pieds, et les mousses habillaient les pierres de soie verte. Les montagnes éloignées et inconnues ouvraient l'une après l'autre leurs cimes, elles courbaient leur dos et elles se levaient comme les vagues dans la mer bleue. Il semblait que les ressacs se fussent immobilisés au moment où la tempête les leva des profondeurs pour les

jeter sur la terre et inonder le monde entier. Déjà les cimes du pays de Bucovine soutenaient le ciel avec leurs nuages bleus, et l'on voyait enlacés d'azur les sommets très proches de Synytsi, Dzembronia, la Jument Blanche, l'Igrets ennuagé, le sommet de Goverla qui perçait le ciel avec son aiguille, et La Montagne Noire – Tchornogora, tout écrasant la terre de son corps lourd.

Polonyna ! Il était enfin là – sur cette prairie de la haute montagne couverte d'herbes épaisses. La mer bleue des montagnes agitées embrassa Ivan de son immensité, et il lui sembla que les lames innombrables et bleues venaient vers lui toujours prêtes à tomber sous ses pieds.

Le vent fort comme une hache tranchante le frappa à la poitrine. Son souffle se mêla à celui de la montagne, et la fierté embrassa l'âme d'Ivan. Il voulut crier avec toute la force de ses poumons pour que l'écho tombe d'une montagne vers l'autre jusqu'à l'horizon, comme pour secouer la mer des cimes, mais soudain il comprit que sa voix pouvait disparaître dans ces vastes espaces comme la piaillerie d'un moustique.

Il devait se dépêcher.

Derrière une colline, là où le vent n'était pas si fort, il trouva un gîte imbibé de fumée. Un trou froid dans le mur laissait sortir la fumée. L'espace pour les brebis était encore vide, et les bergers y travaillaient pour se préparer un gîte à côté de leurs troupeaux. Le chef était occupé – il essayait d'extraire le feu vivant.

Deux hommes mirent un rouleau entre deux morceaux de bois et ils tirèrent une courroie ; le rouleau se tourna et grinça.

- Gloire à Jésus ! – les salua Ivan
Mais personne ne lui répondit.

Le rouleau continua de grincer, et les deux hommes sévères et concentrés continuèrent de tirer la courroie avec le même geste. Le rouleau commença à tourner vite et bientôt une petite flamme sortit et embrasa le bois.

Le chef prit dévotement la flamme et la mit dans le bois mort préparé à côté de la porte.

- Gloire aux siècles des siècles ! - répondit-il à Ivan. – Maintenant nous avons le feu vivant. Et jusqu'à ce qu'il s'éteigne, nous – les gens chrétiens- nous sommes protégés avec notre bétail de chaque bête et de chaque esprit malin.

Il amena Ivan au bercail avec les crèches vides d'où vient l'odeur d'abandon.

- Demain les gens nous amènent leur bétail, et que Dieu notre Seigneur nous aide à le rendre sain et sauf, - dit le chef et il expliqua le travail que devait faire Ivan.

Dans les paroles et dans les mouvements du Maître de la haute montagne il y avait quelque chose de majestueux et de serein.

- Myko ! – appela le chef. – Vite, allume le feu dans le bercail.

Le garçon maigre qui s'appelait Mykola avait les cheveux frisés et le visage rond comme une femme. Il amena le feu.

- Qui es-tu, frère ? - demanda Ivan avec curiosité, - Un berger ?

- Non, je suis un *spouzar* – je dois veiller le feu, qu'il ne s'éteigne pas de tout l'été, sinon le malheur arrive !... – il regarda avec effroi derrière lui. – Et puis il faut aller au ruisseau pour chercher l'eau et dans la forêt pour chercher le bois.

Cependant le feu se mit à flamber au milieu de la prairie. Le chef, comme un ancien sacrificateur, avec les gestes pleins de respect, empilait le bois des sapins secs et les aiguilles fraîches, et la fumée bleue et légère se levait vers le ciel et puis – jetée par le vent - elle accrochait les montagnes, traversait la ligne noire des forêts et se rabattait sur les cimes bleues.

Polonyna – la prairie de la montagne - commençait sa vie par le feu vivant et inextinguible qui devait la protéger de tout mal. Et le feu – comme s'il le savait – soulevait avec fierté son corps de serpent et expirait de nouvelles bouffées de fumée...

Quatre chiens de bergers ont mis leur fourrure dans les herbes et ils se sont mis à méditer devant les montagnes, prêts à chaque instant à sauter

sur leurs pattes, à montrer leurs crocs et à faire le gros dos.

Le jour s'éteignait déjà. Les montagnes changeaient leurs vêtements bleus pour les habits roses et dorés.

Mykola les appelait tous à dîner.

Et tous les bergers venaient au gîte et s'asseyaient à côté du feu vivant pour manger en paix leur première soupe de la haute montagne...

Qu'elle est joyeuse cette *polonyna* au printemps avec les brebis qui arrivent de chaque village !

Le grand chef, tel un esprit de la prairie, fait le tour du campement. Son visage a l'air grave comme le visage d'un prêtre, ses pieds font des pas longs et larges, et le feu de la torche se lève derrière lui comme un serpent ailé. Devant la porte du bercail où doivent passer les brebis, il jette le feu et ensuite il écoute. Il entend les pas de la haute montagne et pas seulement avec son oreille. Son cœur entend la vague vivante de bétail qui monte là-haut des chaumières paisibles ; cette vague est appelée par le printemps, elle monte des vallées profondes où écument les rivières, où les torrents déchirent les rives, et la terre respire pleine de joie sous ses pieds. Il entend le souffle lointain du troupeau, le meuglement des vaches et la voix imperceptible des chansons.

Et quand enfin les gens apparurent et quand ils levèrent vers le ciel leurs trompettes longues – *les trembitas* dorées par le soleil - pour saluer la prairie entourée des cimes bleutées, quand les brebis se mirent à bêler et que leur ruisseau remplit le bercail, - alors le chef se mit à genoux et il leva les bras au ciel. Avec lui les bergers et les gens qui avaient amené le bétail se mirent à prier. Ils priaient Dieu que la brebis ait le cœur chaud comme le feu qu'elle avait traversé et que le Dieu de miséricorde protège le bétail des chrétiens sur les rosées, sur les eaux, à chaque pas de tout mal, de toute bête et de toute maladie ; et qu'enfin, comme il avait aidé à rassembler le bétail, qu'il aide à le rendre aux gens après l'été...

Le ciel écoutait avec douceur la prière sincère, le sommet de la montagne de Beskyd se renfrognait en souriant, et le vent en volant vers

l'horizon peignait avec zèle les herbes - comme une mère qui peigne la tête de son enfant...

Oh, ma haute montagne – ma *polonyna*, pourquoi es-tu devenue si orgueilleuse ? Est-ce, mon pâturage, à cause des brebis que tu as vues sur tes cimes ?

- *His ! His !* - crie le berger à son troupeau. Les brebis plient indolemment leurs genoux, elles tremblent sur leurs pattes grêles et elles secouent leur laine. – *His ! His !* – et les museaux nus, avec l'air distrait d'un vieillard, ouvrent leurs bouches baveuses pour se plaindre à on ne sait qui : *Be ! ...Me !* - Deux bergers les poussent en avant. Les pantalons rouges traversent paisiblement l'air, une fleur s'incline après leurs pas comme un chapeau. – *Br ! Br !* – Les chiens de berger reniflent l'air et du coin de l'œil ils regardent les brebis – est-ce que tout va bien ? Une laine frotte contre une autre – la noire contre la blanche, les dos laineux s'agitent comme les petites vagues dans un lac, et le troupeau bêle. – *Hue ! Hue !* – Une voix de gorge fait tourner les dernières dans le troupeau, elle tient le flot du bétail dans les limites. Les montagnes bleuissent autour comme la mer, le vent rassemble les nuages. Les queues frisées des brebis tremblent, leurs têtes s'inclinent, et les dents blanches et plates rongent jusqu'aux racines l'herbe douce des pois de senteur. – *Byr ! Byr !* - La prairie étend sous les pieds du troupeau son tapis, et le troupeau la recouvre de sa pelisse rousse et mobile. – *Bê ! Bê !* – Les ombres des nuages errent sur les collines proches, elles les poussent d'une place à l'autre. Il semble que les montagnes marchent comme les lames dans la mer, et seulement celles qui sont loin restent immobiles. Le soleil inonde la laine des brebis, il disperse sa lumière en couleurs de l'arc-en-ciel, il allume les herbes avec le feu vert, les ombres longues suivent les bergers. – *Hue ! Hue !* – *Br ! Br !* - Les bergers marchent sans bruit avec leurs chaussures légères, la vague laineuse coule sur le pâturage, et le vent commence son jeu sur les cimes. – *Dz !* – chante-t-il doucement en traversant la petite roche et bourdonnant comme un insecte. – *Dz !* – Répond brusquement une autre roche en

amenant la tristesse. Les nuages arrivent sans cesse, ils ont déjà couvert une moitié du ciel, le sommet de Beskid s'éteint au loin, il devient plus noir et plus sombre – comme un veuf, mais la prairie a l'air toujours jeune. Et le vent demande doucement à la montagne : « Pourquoi tu ne te maries pas, ô Beskyd très-haut ? » - « Parce que la prairie verte ne se mariera pas avec moi ». – soupire tristement Beskyd. Le ciel bleu est devenu gris, la mer des montagnes s'est obscurcie, et le troupeau des brebis grimpe sur elle comme un lichen gris. Le vent froid ouvre ses ailes et il en frappe la poitrine sous la veste. Il est difficile de respirer, et on veut tourner le dos au vent pour qu'il le batte... Le bois des planches grince comme une mouche attrapée dans un piège, la douleur insupportable geint, la solitude pleure... *Dz-Dz-* sans cesse. Elle tire les tendons et elle blesse le cœur.

Il ne voulait pas écouter, mais ce n'est pas possible, il voulait s'enfuir, mais où ? Où vas-tu ? Mourko ! – Mais Mourko revient déjà. Il dépasse une brebis, le vent lui lève la fourrure, mais il a déjà attrapé une brebis par le cou et il l'a jetée dans le troupeau... *Dz – Dz...* Le mal de dent monte comme ça – monotone et insupportable. Il vaut mieux fermer la bouche et se taire. Et que cela fasse mal. Au diable ! Pourquoi pleurer ? Peut-être est-ce « lui » ? Qu'il se pétrifie ! Il lui semble qu'il pouvait se jeter à terre, fermer ses oreilles de ses mains et pleurer... Parce qu'il n'était pas capable... - *Dz – Dz... Oh !*

Ivan sort sa flûte et siffle avec toute sa force, mais « Lui » - le fou est plus fort qu'Ivan. Il vient de Tchernogora comme un cheval sans frein, il piaffe dans les herbes, il balaye les sons de la flûte avec sa crinière. Et la montagne noire Tchernogora cligne comme une sorcière derrière lui avec sa taie de champs de neige sous ses tresses ébouriffées. – *Dzi-Dzou !*

Les brebis sont passées sur la petite vallée ; ici il fait meilleur.

Un petit lac bleu apparut sur le ciel gris. Les herbes aromatiques de la prairie sentirent plus fort. Le petit lac du ciel grandissait et il débordait. Les cimes redevenaient bleues, et toutes les vallées se remplissaient de l'or du soleil.

Ivan regarde en bas. Là, les pieds de Maritchka marchent sur les

herbes vertes entre les montagnes où vivent les gens et ses yeux se tournent vers la *polonyna*. Est-ce qu'elle chante toujours ses petites chansons ou les a-t-elle semées sur les montagnes et se sont-elles levées comme des fleurs, ou est-ce qu'elle ne chante plus ?

Oh, quand les petits bergers
Vont paître les brebis blanches,
Ils prendront mes chansons
Pour orner leurs chapeaux.... –

Il se rappelait la belle voix de sa chérie, et il prenait une fleur et il la mettait sur son chapeau.

Hue ! Hue ! Le soleil brûle. Le temps devient étouffant. Les brebis font des petits, elles s'ébrouent en courant, elles tordent leurs bouches de vieillard pour mieux arracher l'herbe douce en laissant après elles les crottes fraîches. Elles croquent l'herbe... La laine blanche se frotte contre la laine noire, les dos s'agitent comme les vagues sur un petit lac... *Be...-Me...* – Et les chiens tiennent le troupeau dans les limites.

Puis les chiens se fatiguent. Ils s'allongent et étalent leurs côtes sur les herbes. Les mouches se posent sur la langue rouge qui tombe de la bouche.

- *Byr ! Byr !* – crie Ivan de sa grosse voix et les chiens sont déjà à côté des brebis.

Les vaches pâturent au loin sur la haute prairie ou sous le bois épais. *Bovgar* – le pâtre des vaches s'appuie sur sa longue trompette en méditant.

Le temps passe lentement. L'air de la montagne purifie le corps, Ivan a faim. Il se sent bien seul ! Ici on reste seul comme une herbe dans le champ. Sous tes pieds tu as l'île verte qui se baigne dans les eaux bleues des montagnes lointaines. Et là, plus haut sur les sommets sauvages, dans les déserts privés de forêt, la force impure se niche, et il est difficile de la combattre. Tu ne peux qu'essayer d'être prudent...

Heu ! Heu ! Les brebis s'agitent sur le champ vert, les chaussures de berger font les pas légers. Le silence est si profond qu'on peut entendre le sang couler dans les veines. Le sommeil l'attaque. Il pose sa patte de duvet sur les yeux, sur le visage et il murmure dans l'oreille : dors... Les brebis fondent devant tes yeux... elles sont devenues petites comme les agneaux,

et puis il ne reste plus rien d'eux... Les herbes commencent à couler comme l'eau verte. Et Maritchka vient. Oh, tu ne me tromperas pas, ma chère, oh, non... Ivan sait que c'est la fille de la forêt – *lisna*, et que ce n'est pas Maritchka, il sait qu'elle le tente. Quelque chose le pousse d'aller avec elle ! Il ne le veut pas, mais il coule déjà comme coulent les herbes dans le torrent vert.

Et d'un coup le cri d'agonie d'une vache le fait sortir du sommeil. Quoi ? Où ? Le berger des vaches – *bongar* reste sans bouger en s'appuyant sur sa longue trompette de bois. Un gros taureau roux frappe la terre avec ses pattes, il courbe son cou et se pétrifie. Il se précipite déjà vers ce cri, il galope très haut et il déchire les herbes avec ses sabots. Ses pattes tranchent l'air. Le berger se réveille et il se précipite auprès le taureau dans le bois. On entend un coup de fusil... Bah-bah-bah... Les fusils lui répondent d'en-haut.... Bah-bah-bah... Répètent les autres. Et puis – le silence.

« Probablement l'ours aura tué une vache », - pense Ivan et il regarde attentivement son troupeau.

Heu ! Heu ! – Il lui semble que le soleil s'est endormi, le vent s'est calmé et il est parti de la terre vers le ciel. Là il empile les nuages – la même mer agitée des cimes qu'il avait vues autour de ses prairies. Le temps a péri dans les espaces infinis, on ne sait plus si le jour s'immobilise ou s'il passe.

Et soudain l'appel impatientement attendu de *trembita* – de la trompette longue de la montagne – lui atteint l'oreille. Il amène du gîte l'odeur de la bouillie du millet et de la fumée, et dans son tremblement long et mélodieux la trompette raconte que les bergeries attendent leurs brebis.

Heu ! Heu ! – Les chiens s'agitent, les brebis bêlent et se versent comme un ruisseau plumeux dans la vallée, et elles secouent leurs pis pleins de lait.

Il pleuvait depuis trois jours sur la *polonyna* – c'était une pluie fine et incessante. Les cimes se mirent à fumer, le ciel s'enveloppa, et les

montagnes disparurent dans la bruine grise. Les brebis lourdes et pleines d'eau comme des éponges bougeaient à peine, les vêtements des bergers devinrent froids et durs. Ils se trouvaient sous l'abri où l'on traite les brebis.

Ivan s'assoit en appuyant ses épaules contre une planche, il tient entre ses jambes le seau à traire. A côté de lui s'installe un berger des chèvres tout noir avec une tête hirsute et des malédictions à chaque parole, et puis il y a les bergers des brebis. Les petites bêtes pleines du lait qui déborde sans patience se poussent vers l'abri pour qu'on les traie plus vite. Mais attendez, petites, comme il faut... Une par une !

- Allez ! - fait le berger sévère et il frappe les bêtes avec une branche fraîche. – Allez ! Allez ! – encouragent les autres bergers et ils enlèvent leurs genoux du trou où passent les brebis dans l'abri. – Eh, que le diable te !... – répète en jurant le berger de chèvres et il ne trouve pas les paroles pour finir : qu'est-ce qu'on ne dit pas avec ce temps !

Avec un geste habituel Ivan attrape la brebis par le dos, il la tire vers lui et la met à côté du seau large à traire. La brebis humble reste sans bouger avec ses pattes écartées, elle pousse les cris et elle écoute le lait qui coule de son pis dans le seau. – Allez ! – Le berger les frappe derrière. – Allez ! Allez ! – Répètent les autres. Les brebis après la traite tombent abruties sur le sol rocheux dans leur bergerie, elles posent leurs têtes sur leurs pattes et tordent leurs lèvres. – Allez ! Allez ! – Les mains d'Ivan pétrissent et tirent sans cesse le pis chaud des brebis, et le lait coule sur ses mains, il sent la graisse et il lève du seau la vapeur douce et huileuse. – Vite ! Vite ! – Les brebis sursautent comme si elles étaient enivrées, elles écartent leurs pattes au-dessus du seau et dix mains de bergers pétrissent le pis chaud des brebis. Le troupeau mouillé pleure d'une voix plaintive des deux côtés de l'abri, les bêtes sans forces tombent dans leur bergerie, et le lait gras murmure joyeusement dans le seau et passe comme un ruisseau chaud dans la manche. – Vite ! Vite !

Le berger des chèvres sourit aux chèvres avec ses yeux. Les chèvres ne sont pas des brebis, elles ont un cœur vif. Elles ne tombent pas raides mortes comme des brebis faibles, mais elles se tiennent bien fortes sur leurs petites pattes fines. Elles soulèvent leurs cornes curieuses et

regardent à travers la pluie, comme si elles voyaient quelque chose et leurs petites barbes tremblent vivement...

Les bergeries se vident, l'endroit devient un désert. Le silence vient. Peut-être le rire et les voix des gens jouissent là-bas – dans les vallées profondes où commencent à se lever les montagnes, mais on ne le croit pas trop. Depuis des siècles le silence règne ici sur la *polonyna* ; le ciel y couvre d'immenses espaces dépeuplés qui vivent pour eux-mêmes.

Seul le feu inextinguible crépite dans la bergerie et il envoie sa fumée pour errer dans le monde. Le lait trait repose lourd dans la vaisselle de bois, le chef s'incline sur lui. Il l'a déjà fait fermenter. Le vent souffle sur lui de là-haut, des planches sur lesquelles sèchent les meules de fromage, mais le vent ne peut pas chasser de la bergerie l'odeur de charbon, de fromage et de laine des brebis. Parce que le chef des bergers porte la même odeur. La nouvelle vaisselle et les petits tonneaux se tiennent silencieux dans le coin, mais essaie de leur parler – et la voix qui vit là-dedans va te répondre. Le petit-lait fait luire dans le pot son œil vert. Le chef est assis parmi ses travaux comme un père parmi ses enfants. Tout est proche, tout est cher et natif d'ici – les bancs noirs et les murs, le feu et la fumée, le fromage, les petits tonneaux et le petit-lait, - tout est touché par sa main chaude.

Le lait s'épaissit, mais il n'est pas encore prêt. Ensuite le chef prend un tas de planches de bois qu'il garde derrière sa ceinture, et il commence à lire. Il est gravé dans ce livre de bois tout sur les brebis – combien de bêtes possède chacun et tout ce qui leur appartient. Le souci lui fronce le sourcil mais il continue de lire : « Mossiytchouk a seize brebis, il lui appartient ... ».

Derrière le mur le berger des chèvres commence :

Une petite brebis
Avec les cornes tordues
Demande au mouton :

Veux-tu, mon mouton,
Du foin vert ?

- Tu chantes trop ! – se met en colère le chef, et il recommence à compter ses planches.

Tu ne le sais pas
Ma petite brebis,
Quel hiver nous attend,
Si tu descends vivante
De la montagne ou pas.

Le berger des chèvres finit sa chanson à l'entrée et il rentre dans la bergerie.

Il se plie devant le feu, il est tout enfumé et noir, sauf ses dents blanches. Le feu crépite doucement.

Le lait dans la vaisselle devient jaune et épais. Le chef se penche sur lui tout concentré et même sévère. Il déboutonne lentement ses manches et il plonge ses bras poilus dans la substance. Il se pétrifie devant le lait.

Dès maintenant on doit garder le silence dans la bergerie, la porte est fermée, et même le berger des chèvres n'ose jeter son regard sur le lait pendant que le chef s'affaire au-dessus de son lait, là où se passent les choses mystérieuses. Il semble que tout est pétrifié dans l'attente muette : la vaisselle de bois cache sa voix, les meules de fromage se figent sur leurs hauts rayons, les murs et les bancs dorment d'un sommeil noir, le feu respire à peine, et même la fumée intimidée s'enfuit par la fenêtre. Le seul mouvement des veines du chef montre que dans cette vaisselle pleine de lait le mystère se produit. Les bras se raniment peu à peu – ils se lèvent plus haut et ensuite ils s'enfoncent, les coudes font les gestes ronds, ils clapotent, pétrissent et caressent quelque chose dedans, et soudain du fond de la vaisselle de bois, de ce lait de brebis, le corps rond du fromage se lève, et on ne sait pas par quel miracle il est né. Il grandit, il tourne ses côtes plates, il se baigne dans son bain blanc, il est blanc lui-même et il est

tendre, et quand le chef l'extrait- les eaux vertes de la naissance coulent avec joie dans le seau...

Le chef pousse un soupir de soulagement. Maintenant même le berger des chèvres peut regarder. Un fromage fameux est né – pour la joie du chef des bergers et pour l'usage de tous...

La porte s'ouvre toute grande, le vent souffle et le feu lèche la chaudière noire d'où le petit-lait chante ses petites chansons ; les dents de berger des chèvres scintillent dans l'obscurité...

Et quand le soleil va se coucher, le chef sort la trompette de la bergerie et il sonne la victoire vers toutes les montagnes désertes en racontant que la journée s'est terminée dans la paix, qu'il a réussi son fromage, que la soupe des bergers – *koulech* – est prête, et que les seaux attendent le lait frais...

Pendant son travail sur les prairies Ivan vécut beaucoup d'aventures. Une fois il vit une image étonnante. Il devait déjà amener ses brebis vers la bergerie, mais il se tourna par hasard vers le sommet d'une montagne proche. La bruine descendait et enveloppait la forêt, les arbres devenaient légers et gris comme un fantôme. Seule la petite clairière restait verte sous son ombre et un sapin gardait sa couleur noire. Mais tout d'un coup ce sapin commença à fumer et à grandir. Il grandissait sans cesse et voilà qu'un homme sortit de ce tronc. Il se dressa tout blanc et très grand sur la clairière, et il cria vers la forêt. Tout de suite les cerfs sortirent du bois – un par un, et chaque nouveau cerf eut des cornes plus belles et plus joyeuses. Les biches sortirent ensemble, elles tremblèrent sur leurs jambes fines, et ensuite elles commencèrent à brouter l'herbe.

Et si les biches se dispersent - un ours les ramène en cercle de la même manière que le chien de berger fait avec les brebis. Et l'homme blanc fait paître son bétail et même il le gronde de temps en temps.

Puis le vent se leva et le troupeau se mit à courir et il disparut tout d'un coup. De même si tu souffles sur une glace et qu'elle se couvre de buée, tout disparaît ensuite comme si la buée n'était jamais venue. Il montrait aux autres, mais ils s'étonnaient : « Où ? Il n'y a que la bruine ».

Pendants deux semaines « le grand » - ce nom que les bergers donnaient à l'ours – tua encore cinq vaches.

Le brouillard –*négoura* surprenait souvent les brebis sur la haute montagne. Tout disparaissait dans la bruine épaisse comme le lait, - et le ciel, et la montagne, et la forêt avec les bergers. – Ohé ! – Criait Ivan devant lui. – Ohé ! – entendait-il le son sourd comme s'il venait du fond de l'eau, et il était impossible de savoir d'où criait l'autre berger. Les brebis coulaient sous les pieds comme le brouillard gris, et même elles disparaissaient dans ce temps. Ivan impuissant devant le brouillard marchait à l'aveuglette avec les bras tendus comme s'il avait peur de se cogner contre quelque chose. – Ohé ! – Criait-il. – Où es tu ? – Une voix répondait derrière lui. Et Ivan devait l'attendre. Il restait sans bouger perdu dans le brouillard poisseux, et s'il mettait dans sa bouche un bout de sa trompette – *trembita*, l'autre bout de la trompette se répandait dans la bruine et la voix écrasée de l'instrument lui tombait sous les pieds. Ils perdirent là quelques brebis.

L'ours – nommé par les bergers « l'oncle » - tua encore deux vaches, mais ce fut la dernière fois : une nuit il s'approcha de la bergerie, mais dans l'obscurité il trouva le pal. Maintenant sa peau sèche sur deux branches et les chiens aboient autour.

Parfois une averse frappait les prairies de la haute montagne. Ilya se battait contre ceux qu'on ne nomme pas, et qu'ils disparaissent ! Comme son épée brillait et comme il tirait de son fusil ! – oh le Saint Dieu – même le ciel en craquait et tombait sur les montagnes, et après chaque éclatement une chose noire se levait et se cachait sous les pierres. Cet esprit méchant – qu'il disparaisse – il se moque de Dieu, il tourne vers lui son derrière, mais c'est le malheur pour le berger – il a une peur bleue, et il est mouillé jusqu'aux os...

Pendant le carême de Saint Pierre (*qui commence après la Pentecôte et dure jusqu'à la fête des apôtres Saint Pierre et Saint Paul*) l'hiver tomba, et il fit si froid que la neige resta pendent trois jours. Ils perdirent alors beaucoup de brebis.

De temps en temps les gens de la vallée venaient, les bergers les entouraient pour leur demander ce qui s'était passé au village.

Et comme des enfants ils écoutèrent les nouvelles simples sur la quantité de foin qu'avaient ramassée les gens, sur le fait qu'il n'y avait pas assez de patates, que les champs de maïs étaient maigres, et qu'Ilena Motcharnykova était morte.

Ensuite ils buvaient ensemble à la santé du bétail, les visiteurs prenaient le fromage et descendaient en paix dans les vallées.

Le soir les feux flambaient devant la bergerie. Les bergers enlevaient leurs vêtements et secouaient les poux au-dessus des feux, et tous ensemble ils racontaient des histoires indécentes et privées des femmes, car tout l'été ils s'ennuyaient ici. Et leur gros rire sonnait plus fort que le meuglement du bétail.

Avant d'aller se coucher Ivan appela Mykola – ce garçon bavard qui aimait chanter.

- Myko ! Viens ici, mon frère !

- Attends, frerot Iva, je viens tout de suite ! – répondait le berger des chèvres de la bergerie, et de là Ivan entendait sa chanson :

La Montagne Noire
Ne produit ni pain ni blé,
Elle élève les bergers,
Le fromage et le petit-lait.

Mykola était orphelin et il avait grandi sur la *polonyna*. « Les brebis m'ont élevé » - disait-il et il peignait ses boucles.

Après avoir fini son travail, le berger, tout noir de fumée, se couchait à côté d'Ivan et ses dents jeunes brillaient de la lumière du feu. Ivan s'approchait de lui, attrapait son cou et le priait :

- Raconte, mon frère un conte de fée, tu les connais tous.

Les étoiles tombaient goutte à goutte du ciel noir, et la rivière céleste y coulait pleine de bruit blanc.

Les montagnes somnolaient dans les vallées.

- Certes, elles poussent, disait Ivan comme s'il ne parlait à personne.

- Qui pousse ?

- Les Montagnes.

- C'est avant qu'elles poussaient, maintenant c'est fini ...

Mykola se tut mais un peu plus tard il rajouta :

- Dès le début, dans les âges primordiaux il n'y avait pas de montagnes, - uniquement l'eau... Une telle eau – une mer sans bords. Et le dieu marchait sur les eaux. Une fois le dieu vit qu'un bruit grondait sur toutes ces eaux. « Et qui tu es ? » - demanda-t-il. Et la chose lui répondit : « Je ne sais pas. Je suis vivant, mais je ne peux pas marcher ». Et ce fut *aridnyk*. Le dieu ne savait pas qu'il existait, mais celui-là existait comme dieu depuis le début. Le dieu lui donna les bras et les jambes. Et les deux marchaient déjà comme des confrères. Cela les ennuya de marcher sur l'eau, et le dieu voulut produire la terre, mais il ne sut pas comment excaver de l'argile des fonds marins, parce que le dieu savait tout au monde - mais il ne savait rien faire. Et *aridnyk* eut la force pour tout faire, et il dit : « Je pourrai y plonger », - « Plonge ». Et il plongea dans le fond, il prit de l'argile dans sa main et le reste de l'argile il la prit dans sa bouche et en cacha pour lui. Le dieu prit l'argile et il la sema. « Il n'y a plus rien ? » - « Rien ». – Le dieu donna sa bénédiction à cette terre et elle commença à pousser. Et celle qui était dans la bouche du Satan poussait aussi. Elle pousse, elle pousse, elle a défoncé déjà sa bouche, il ne peut pas respirer, les yeux lui sortent du crâne. « Crache ! » - lui conseille le dieu. Et il commence à cracher, et là où il crache – les montagnes poussent – une plus haute que l'autre, elles poussent jusqu'au ciel. Elles pouvaient même percer le ciel, mais le dieu les en a empêchées. Et dès ce moment les montagnes ne poussent plus...

Ivan s'étonne que ces belles et joyeuses montagnes aient été créées par le méchant.

- Raconte la suite mon frère, - prie le Ivan, et Mykola recommence :

- *Aridnyk* était capable de faire n'importe quoi, ce qu'il voulait faire il le faisait. Et si le dieu voulait avoir une chose ou une autre il devait le prier ou même la voler chez lui. *Aridnyk* créa les brebis, fabriqua un violon et joua, et les brebis pâturent. Le dieu vit tout cela et il vola pour lui, et maintenant les deux font paître les brebis. Tout ce qu'il y a dans le monde – la sagesse, la science – tout vient de lui, de Satan. N'importe quoi – le chariot, le cheval, la musique, le moulin ou la maison – c'est lui qui a tout inventé... Et le dieu volait et donnait aux gens... C'est comme ça...

Une fois *aridnyk* eut froid et il inventa le feu. Le dieu est venu vers le feu et il le regardait. Mais l'autre savait déjà pourquoi le dieu était venu. Il lui dit : « Tu as tout volé chez moi, et je ne te donne pas cette chose ». Mais le dieu déjà avait pris le feu. Le méchant par dépit crachait dans le feu de dieu, et de cette salive est apparue la fumée. Le premier feu était pur et sans fumée, maintenant il fume.

Mykola raconte longtemps, et s'il évoque le diable Ivan fait le signe de la croix sous sa veste. Et en ce cas Mykola crache pour que l'impur ne le possède pas...

Mykola tomba malade, et Ivan garda le feu à sa place. Devant le feu sur un banc le chef dort, et le malade gémit dans le coin où s'agitent les ombres de la vaisselle. L'eau bout dans une marmite noire, la fumée se cache sous le toit et sort à travers les planches. De temps en temps l'esprit impur souffle dans le trou, et ensuite la fumée frappe avec la force et pique les yeux, mais c'est bien, car cela empêche de dormir. Le sommeil les harcèle. Pour le chasser Ivan tourne ses yeux vers le feu vivant. Il doit garder le feu – cette âme de *polonyna*, - parce que qui sait ce qu'on devient sans feu ?! La braise joyeuse rit à Ivan et elle disparaît soudainement. Les taches vertes passent devant ses yeux, il voit les prairies vertes et même la forêt. Les jambes blanches de Maritchka marchent dans la prairie, elle jette son râteau sur les herbes et elle tend ses bras à Ivan. Mais au moment où

Ivan doit sentir le corps doux de Maritchka contre sa poitrine un ours sort en rugissant de la forêt, et les brebis blanches se mettent à courir, elles le séparent de Maritchka. « Quel diable ! Est-ce que je dormais ? » La braise du feu craque gaiement, le chef ronfle et Mykola gémit sous la couverture noire des ombres agitées.

C'est peut-être l'heure de préparer la soupe pour le petit déjeuner des bergers ?

Ivan sort de la bergerie.

Le silence et le froid l'embarrassent. Le bétail respire sous l'abri. Les brebis s'entassent comme la laine, les feux brillent légèrement à côté de la bergerie. Les chiens entourent Ivan, ils étirent leurs corps endormis, ils excavent la terre et ils se frottent contre ses jambes. Les montagnes noires ont inondé les vallées comme un troupeau géant. Elles demeurent dans un tel silence qu'elles entendent même le souffle du bétail. Et au-dessus de la montagne le ciel s'ouvre – cette haute montagne céleste où pâturent les astres – comme les brebis blanches. Est-ce qu'il existe une autre chose dans ce monde à part ces deux prairies ? L'une se met par terre et l'autre là-haut, et entre elles le berger se détache en noir comme une tache.

Et peut-être qu'il n'y avait rien. La nuit inonda les montagnes, et peut-être que les montagnes glissèrent et écrasèrent tout ce qui vit ? Le cœur d'Ivan bat seul sous sa veste dans les espaces infinis et morts. La solitude – comme le mal des dents – commence à lui sucer le cœur. Quelque chose de grand et d'hostile l'étouffe – c'est ce silence congelé, cette tranquillité indifférente, ce sommeil de non-être. L'impatience lui frappe la tête, l'anxiété l'étrangle, et en se réveillant avec le cri, avec l'ululement il se jette vers la *polonyna* pour rompre le silence dans le peloton hurlant des chiens, pour briser la nuit en morceaux comme une pierre brise la vitre. – Ov !Ov !Ov ! – répondent les montagnes agitées... - Ha, ha, ha... - Répètent les cimes lointaines angoissées, mais encore le silence rompu se ferme autour de lui. Les chiens reviennent vers Ivan et ils lui montrent les dents, agitent leurs queues.

Il se sentit encore plus triste. Il voulait du soleil, le bruit joyeux de la rivière, le souffle chaud d'une maison, de la conversation. Le chagrin attrapa son cœur, ce fut une affliction douce. Les souvenirs commencèrent

à l'inonder et à s'agiter devant ses yeux. Et soudain il entendit une voix légère : « Iva-a ! » Quelqu'un l'appelait. O ! Encore : « Iva-a ! »

Maritchka !? D'où vient-elle ? Elle est venue sur la prairie ?! La nuit ? Elle s'est perdue, et elle m'appelle ? Rêvait-il ? Non, elle est là. Le cœur palpite dans le sein, mais Ivan hésite encore. Où faut-il aller ? Et pour la troisième fois la voix vient sur lui, on ne sait d'où : « Iva-a !... ». Maritchka... c'est elle... il est sûr. Il court tout droit au chemin d'où vient la voix, mais il rencontre le précipice – et ici il ne peut ni courir ni descendre dans la vallée. Il reste immobile et il jette son regard dans l'abîme noir. Et il comprend que c'est la fille de la forêt qui l'appelle. En se signant et en regardant à l'entour il retourne vers la bergerie.

C'est le temps de préparer la bouillie de la montagne – *koulich*. Dans la marmite où l'eau bout il verse la farine et il la coupe en forme de croix, et une vapeur aromatique se mélange bientôt avec l'odeur de la fumée. Le chef s'étire... le jour se lève. Mais qui l'appelait ? Et si c'était Maritchka ?

Il a envie de regarder encore avec la lumière du jour. Il monte au pâturage. Les rosées froides tombent sur ses chaussures légères, le ciel rougit, et les astres deviennent pâles. Ivan monte sur la montagne et soudainement il est glacé. Où est-il ? Que lui arrive-t-il ? Où sont les montagnes ? Les eaux inondent la *polonyna*, elles inondent les montagnes, et la prairie de la haute montagne flotte en solitude dans une mer immense. Le vent souffle du côté de la Montagne Noire – *Tchornogora*, les grandes eaux s'agitent doucement, et on sent que le soleil encore invisible grandit dans la profondeur, et d'un coup son sommet gris et mouillé sort de la mer. Le froid souffle encore plus fort, les lames d'eau deviennent plus hautes et les cimes sortent une par une de l'écume blanche. Il lui semble que le monde est né à nouveau. Les eaux coulent des sommets et maintenant elles sont déjà sous ses pieds, le soleil a étendu sur le ciel sa couronne et bientôt il montrera son visage, mais la voix triste de la *trembita* sort de la bergerie et réveille la prairie.

Ivan passa ainsi l'été sur les pâturages de la haute montagne jusqu'à ce qu'elle devînt vide. Le bétail descendit dans les vallées et les paysans le reprirent, les trompettes – *trembitas* finirent leurs chansons et le vent d'automne commença sur les herbes ses lamentations comme s'il pleurait pour un mort.

Seul le chef reste avec le berger des chèvres. Ils doivent attendre que le feu s'éteigne – ce feu de *polonyna* qui naît tout seul de lui-même comme un dieu, et qui doit s'éteindre lui-même. Et quand ils sont partis le fantôme seul vient sur la montagne triste et il cherche dans la bergerie, sous l'abri – y a-t-il quelque chose pour lui ?

Ivan se dépêchait de descendre en hâte dans la vallée, car il n'avait pas trouvé Maritchka en vie. Un jour avant quand elle traversait à gué les eaux de Tcheremoch l'eau l'avait prise. Une inondation inattendue avait rompu les bords, les vagues folles avaient renversé Maritchka, et elles la jetèrent sur les cataractes et le torrent la descendit à travers les roches dans la vallée. La rivière portait Maritchka, et les gens regardaient comment les cataractes la tournaient, ils entendaient les cris et les supplications mais ils ne pouvaient pas la sauver.

Ivan n'en croyait rien. Ce devaient être les blagues des Gouteniuk ! Ils ont su pour leur amour, et ils ont caché Maritchka.

Mais quand il entendit la même rengaine de tous les côtés, il décida de chercher le corps. Il avait peut-être été poussé vers les bords, et les gens devraient bien le trouver quelque part. Il longeait la rivière plein de colère brûlante contre ce bruit éternel, contre cette fureur bouillonnante.

Enfin il trouva le corps dans un village. Les gens l'avaient mis sur le sable, mais Ivan n'a pas reconnu Maritchka dans ce corps. Ce n'est pas elle mais une espèce de sac mouillé, une masse bleue et sanglante, broyée par les pierres de la rivière comme par une meule...

Un chagrin immense torturait le cœur d'Ivan. Il avait envie de se jeter

dans les abîmes : « Tiens, dévore-moi ! ». Plus tard la douleur qui lui serrait le cœur le chassa dans la montagne loin de la rivière. Il bouchait ses oreilles pour ne pas entendre le bruit-traître qui avait reçu le dernier souffle de sa Maritchka. Il erra dans la forêt parmi les roches et les abattis – comme un ours qui lèche ses plaies, et la faim ne pouvait le rabattre vers le village. Il trouvait les mûres sauvages, les airelles rouges, il buvait l'eau des torrents – il s'en nourrissait. Et puis il disparut pour de bon. Les gens pensaient qu'il était mort de chagrin, et les filles composaient des chansons sur leurs amours et sur leur mort, et ces chansons voyageaient sur toutes les montagnes. Pendant six ans il ne donna aucun signe de vie, puis il apparut soudain la septième année. Il était noir et maigre, il avait beaucoup vieilli, mais il était calme. Il raconta qu'il était allé travailler comme berger du côté hongrois. Il resta dans cet état encore un an et puis il se maria. Il fallait mener la vie de paysan.

Ivan se sentit content quand les coups de feu furent finis, et quand les chants des noces se turent, et quand sa femme amena chez lui les brebis et les vaches. Sa femme Palagna était d'une famille riche, c'était une fille orgueilleuse et forte avec une grosse voix et un cou de bœuf. Mais elle aimait les vêtements luxueux, et beaucoup d'argent était dépensé pour les châles de soie et les bijoux chers, mais c'est une autre histoire ! Il ne se sentait pas triste en regardant ses brebis qui bêlaient dans les bergeries, son beau troupeau, et ses vaches qui sonnaient sur les pâturages de la forêt.

Maintenant il avait ses préoccupations. Il n'était pas âpre au gain – un homme houtsoulien ne vit pas pour ça, il vit uniquement pour son travail et son bétail – ils suffisent pour remplir son cœur de joie. Les bêtes étaient pour lui comme un bébé pour une mère. Tout le temps ses pensées étaient occupées par les soucis du foin, par le bien-être du bétail – pour qu'il soit sain et sauf, pour que personne ne l'envoûte, que les brebis et les chèvres chevrent sans peur, et que les vaches vivent heureuses. Le danger était partout, et il devait bien protéger le bétail des serpents, des bêtes sauvages et des sorcières, qui utilisaient tous les moyens pour faire du mal au bétail et pour vider les vaches. Il devait savoir enfumer, faire de la sorcellerie, ramasser les herbes fortes et connaître des formules magiques. Palagna l'aidait. C'était une bonne ménagère, et il partageait avec elle ses soucis

éternels.

- Quels voisins le Dieu nous a envoyés ! – se plaignait-elle à son mari.
– Hier Khima est venue à l'entrée, elle regardait nos agneaux et disait en levant ses bras au ciel : « Oh ! Qu'est-ce qu'ils sont beaux ! ». – Tu ne me tromperas pas, -c'est ce que j'ai pensé, et dès qu'elle a eu franchi ce seuil, deux agneaux se sont tournés et ils ne sont plus... Quelle sorcière...

- Et moi – je marche la nuit devant sa maison, - raconte Ivan, - Je regarde et je vois une chose ronde qui se tourne – comme un sac. Et elle luit comme une étoile. Je regarde, et cette chose traverse le pâturage et les roches et va directement dans la porte de Khyma... Que Dieu nous protège !... Si je pouvais comprendre à temps ce qui se passe, je devrais enlever mon pantalon et essayer d'attraper la sorcière avec....

De l'autre côté de la montagne ils avaient comme voisin Youra. Les gens disaient qu'il était comme un dieu. Oui, il ressemblait à un dieu – il savait beaucoup de choses et il était fort ce maître de grêle, ce sorcier – *molfar*. Il tenait en ses mains les forces terrestres et célestes, la mort et la vie, la santé du bétail et de l'homme, il faisait peur aux gens, mais tout le monde avait besoin de lui.

De temps en temps Ivan demandait son aide, mais chaque fois quand il rencontrait le regard noir et brulant du *molfar* il crachait en cachette et disait : « Que le sel te tombe dans les yeux ! ».

Mais les pires ennuis venaient de Khyma. Cette vieille femme flatteuse toujours souriante se transformait la nuit en chien blanc et elle cherchait quelque chose derrière les clôtures des voisins. Ivan lançait souvent sur elle sa hache ou sa fourche et comme ça il la chassait.

Une vache bigarrée devint maigre et ne donna plus de lait. Palagna savait qui était coupable. Elle regardait, prononçait les formules magiques, et elle allait voir ses vaches plusieurs fois le soir et même la nuit. Une fois elle poussa un cri si fort qu'Ivan vint en courant dans la bergerie pour chasser un gros crapaud qui voulait y entrer. Mais ce crapaud disparut soudain et ils entendirent la voix de Khyma...

- Bonsoir à vous mes beaux voisins... hé....hé....

Quelle femme sans honte !

Qu'est-ce qu'elle n'a pas fait cette sorcière! Elle se transformait dans un morceau de toile qui se détachait en blanc devant la forêt, elle rampait comme une couleuvre ou roulait sur les collines, tel un peloton transparent. Enfin elle cachait la lune pour faire l'obscurité quand elle allait voir le bétail des voisins. Plusieurs gens juraient qu'ils l'avaient vue traire le prunellier – elle en enfonçait quatre fiches – comme quatre trayons – et de cette manière elle remplissait un seau plein de lait.

Ivan n'avait que des soins de ménage ! Et pas une minute pour se reposer. Son ménage demandait un travail éternel, et la vie de son bétail était tellement liée avec sa propre vie, que cette vie chassait toute les autres pensées. Mais parfois – contre toute attente – quand il regardait les prairies vertes où le foin qui se reposait dans les meules, ou qu'il voyait la profondeur de la forêt rêveuse –, une voix oubliée venait de là-bas vers lui :

Mon chéri, souviens-toi de moi
Deux fois par jour,
Et moi – je me souviendrai de toi
Sept fois par heure.

Alors il quittait son travail et disparaissait.

Palagna, comme une femme orgueilleuse qui était habituée à travailler six jours par semaine et se reposait uniquement les jours des fêtes en s'habillant avec toute la pompe, reprochait à son mari avec dépit ses caprices. Mais il se mettait en colère :

- Tais-toi. Occupe-toi de tes affaires et laisse-moi tranquille...

Il était furieux contre lui-même : « Pourquoi tout cela ? » - et il revenait vers son bétail avec un air coupable.

Il amenait aux bêtes du pain ou un morceau de sel. Avec un cri de confiance sa Bilania ou sa Goloubania s'étirait vers lui, et la vache tirait la langue rouge et chaude et elle léchait les mains avec le sel. Ses yeux noirs et brillants le regardaient avec amitié et l'odeur chaude du pis plein de lait et les odeurs de la vacherie lui redonnaient la tranquillité perdue et

l'équilibre.

Une mer de brebis rondes et blanches le couvrait dans la bergerie. Ils connaissaient leur maître ces petits moutons et ces brebis qui se frottaient contre ses jambes avec un bêlement plein de joie. Il glissait sa main dans la laine ou il prenait dans ses bras un agneau de la même manière qu'un père prenait son bébé – et alors l'esprit de la haute montagne soufflait sur lui et l'appelait à partir dans la montagne.

C'était la joie d'Ivan.

Avait-il aimé Palagna ? Cette idée n'était jamais venue à l'esprit. Il était maître de sa maison, elle en était la maîtresse, et même s'ils n'avaient pas d'enfant ils avaient leur bétail – que peut-on demander de plus ? Palagna dans cette prospérité familiale était bien en chair, elle devint ronde et rouge, elle fumait la pipe comme la mère d'Ivan, elle portait les châles chers en soie, et sur son cou de bœuf elle portait un tas de colliers à faire mourir d'envie toutes les femmes. Ensemble elle et lui allaient en ville et à la fête de la paroisse. Palagna sellait elle-même son cheval et elle mettait sa chaussure rouge à l'étrier avec un tel orgueil que l'on pouvait penser que toutes les montagnes lui appartenaient - à elle seule. Beaucoup de gens et des familles de parents venaient aux fêtes des paroisses, - la bière moussait, la vodka coulait, les nouvelles différentes venaient des montagnes éloignées, Ivan embrassait les jeunes femmes, des hommes étrangers embrassaient Palagna – pourquoi s'étonner ? – et tout contents de la fête ils revenaient ensuite à leurs soucis quotidiens.

- Gloire à Jésus ! Comment vont ta femme et ton bétail ?
- Tout va bien ! Et vous ?...

Ils se mettaient à une table bien ornée, ils gardaient leurs habits lourds de peaux des moutons, et tous ensemble ils mangeaient la bouillie fraîche et un petit-lait vieux et fort et si âcre que la langue en perdait sa peau.

Et la vie se passait ainsi.

Les jours de la semaine pour travailler, et la fête – pour faire de la

sorcellerie.

A la veille de Noël une humeur étrange saisissait Ivan. Comme s'il était rempli d'un sentiment mystérieux et sacré – il faisait tout avec un air grave, comme un prêtre qui célèbre l'office divin. Pour Palagna il faisait le feu vivant pour préparer le dîner, il mettait du foin sur et sous la table, et plein de foi il meuglait comme une vache, bêlait comme une brebis et hennissait comme un cheval – pour que le bétail se multiplie. Il versait l'encens dans la maison et dans la bergerie pour chasser les bêtes sauvages et les sorcières, et quand Palagna toute rouge de travail et des courses dans la fumée lui annonçait que les douze plats étaient prêts, il amenait le dîner sacré au bétail avant d'aller à table. Les animaux étaient les premiers à goûter les *goloubtsy* (les feuilles de chou farcies), les prunes, les fèves et les autres plats maigres préparés soigneusement pour lui par Palagna. Mais ce n'était pas tout. Il fallait encore appeler à table toutes les forces hostiles devant lesquelles il avait été prudent toute sa vie. Ivan prenait dans une main le plat et dans l'autre la hache, et il sortait dans la cour. Les montagnes vertes habillées en blanc écoutaient attentivement comment sonnait dans le ciel l'or des étoiles, le froid scintillait avec son épée d'argent et coupait l'air, et Ivan tendait sa main vers ce désert dépeuplé et congelé par le froid et il appelait à sa table tous les nécromanciens, tous les *molfars* et tous les *planetniks*, les loups de la forêt et les ours. Il priait la tempête d'être gentille et de venir chez lui au repas abondant avec les boissons fortes, à ce dîner sacré – mais les forces hostiles n'étaient pas gentilles et elles ne venaient pas, même si Ivan les appelait trois fois. Et ensuite il les conjurait de ne pas venir – jamais, et après il pouvait respirer avec soulagement.

Palagna l'attendait à la maison. Le feu fatigué s'étalait dans le poêle en somnolant dans les braises, les plats se reposaient sur le foin, l'esprit paisible de Noël sortait de tous les coins, la faim les attirait vers la table mais ils n'osaient pas encore s'asseoir. Palagna jetait les regards vers son mari – et en accord ils s'agenouillaient en priant Dieu pour qu'il donne sa permission aux âmes inconnues, aux âmes perdues, abattues par les arbres, écrasées en route, noyées dans les eaux de venir à cette table. Personne ne se souvient d'elles ni le matin, ni le soir ni en route, et ces pauvres âmes souffrent dans l'enfer en attendant la sainte veille de Noël...

Et quand ils priaient de cette manière, Ivan était convaincu que derrière lui pleurait Maritchka inclinée vers lui et que les âmes de ceux qui sont morts subitement s'asseyaient invisiblement sur les bancs.

- Souffle avant de t'asseoir ! – lui ordonnait Palagna.

Mais il le savait mieux qu'elle. Il soufflait soigneusement sur la surface du banc pour ne pas écraser les âmes, et ils commençaient le repas.

Le jour de Sainte Mélanie (*à la veille du Nouvel An*) Dieu en personne visitait le bétail dans la bergerie. Les étoiles claires scintillaient dans le ciel haut, dehors il faisait un froid rigoureux, et Dieu avec ses cheveux blancs marchait pieds nus sur la neige duveteuse et ouvrait doucement la porte de la bergerie.

Réveillé la nuit, Ivan écoutait et il semblait entendre une voix tendre demander au bétail : « As-tu bien mangé, as-tu bien bu ? Est-ce que ton maître te garde bien ? ». Les brebis bêlaient toutes gaies, les vaches poussaient des cris joyeux – leur maître les gardait bien, il leur donnait à manger et à boire, et aujourd'hui il les avait même épouillées. Et maintenant le seigneur Dieu lui accordera un bon accroît.

Et en vérité Dieu lui accordait l'accroît. Les brebis faisaient les petits en toute paix, et les vaches lui donnaient de beaux veaux.

Palagna était toujours occupée à sa propre sorcellerie. Elle mettait le feu entre les bêtes : qu'ils soient beaux et splendides comme la lumière de Dieu, et qu'aucun être méchant ne se rapproche d'eux ! Elle faisait tout ce qu'elle savait pour que le bétail fût tranquille comme une racine dans la terre, tendre comme l'eau dans le ruisseau. Et elle lui parlait d'une voix douce :

- Tu dois me nourrir, moi et mon maître, et moi – je vais te respecter pour que tu dormes sans souci, pour que tu ne cries pas, pour que la sorcière ne sache pas où tu passes la nuit, et pour que personne ne t'envoûte.

De cette manière la vie du bétail et la vie des hommes se passent ensemble et confluent comme les ruisseaux de la montagne qui se réunissent dans un torrent.

Demain c'est une grande fête. Saint George (23 avril) prend chez Saint Dimitri les clefs de l'univers pour régner sur la terre. Les grandes eaux sur lesquelles la terre flotte vont l'amener plus haut vers le ciel. Saint George ornera les forêts et les champs, la brebis s'habillera de la nouvelle laine comme la terre qui se couvre d'herbes l'été, et les prairies se reposeront du bétail et elles seront envahies par les bonnes herbes. Demain c'est le printemps, le jour de la joie et du soleil, mais déjà aujourd'hui les montagnes fleurissent des lumières et la fumée bleuâtre enveloppe les sapins dans la voile transparente. Et quand le soleil descend, les feux ont perdu leurs fleurs, les fumées sont parties dans le ciel et le bétail a répondu avec un cri de joie – les bêtes ont franchi le feu pour devenir fortes comme ce feu d'été et pour se multiplier comme la cendre se multiplie dans le feu.

Les gens sont allés se coucher tard à la veille de la Saint George, bien qu'ils doivent se lever tôt.

Palagna fut réveillée dès que le jour se montra. « Et s'il était trop tôt ? » - pensa-t-elle à haute voix, mais tout de suite elle se souvint que c'était la fête et qu'elle devait aller dans la prairie. Elle enleva la couverture chaude et se mit debout. Ivan dormait encore, le four bâillait dans un coin en montrant toute sa bouche noire, et un grillon y stridulait une chanson triste. Palagna déboutonna sa chemise et l'enleva, dans la maison, elle resta nue un instant, et en regardant Ivan derrière elle, et elle se dirigea vers la sortie. La porte cria et le froid du matin embrassa son corps. Les montagnes étaient encore endormies. Les forêts de sapins dormaient aussi – sévères comme des moines, et pendant la nuit les prairies et les sommets sont devenues gris, disparaissant dans le brouillard. La brume froide montait de la vallée et tendait ses pattes blanches et poilues vers les sapins noirs, et la rivière Tcheremoch racontait ses rêves sous le ciel encore blanc.

Palagna marchait sur les herbes mouillées et tremblait doucement dans la fraîcheur matinale. Elle était sûre que personne ne la voyait, et même si quelqu'un la voyait ? Certes, c'était dommage de perdre ainsi la

sorcellerie. Elle ne pensait qu'à ça. Le jour de l'Annonciation elle avait enterré dans le champ du sel, un petit pain et un collier, et maintenant il fallait aller chercher tout cela. Peu à peu elle s'habitua à la fraîcheur. Son corps fort qui n'avait pas connu la maternité allait libre et fier dans les herbes jeunes de la prairie, il était si rose et si frais – comme un nuage doré et comblé par une pluie chaude de printemps. Enfin elle s'arrêta sous un hêtre. Mais avant de déterrer ses affaires elle leva ses bras et s'étira vers les branches, et mêmes ses os craquèrent. Mais soudain elle sentit qu'elle perdait sa force. Elle se sentit mal. Elle baissa ses bras affaiblis et regarda devant elle et tout d'un coup elle plongea dans l'abyme noir plein de feux qui ne voulaient pas la lâcher.

Yura le sorcier – *molfar* se mit de l'autre côté de la clôture.

Elle voulut crier – et elle ne put pas. Elle voulut cacher ses seins avec ses mains – mais elle n'eut pas la force de lever ses bras. Elle essaya de partir, mais elle se sentit comme prise par des racines. Elle resta debout, sans forces, presque évanouie, et elle continuait de regarder avec obstination les deux charbons ardents qui buvaient sa force.

Enfin une sorte de furie se réveilla dans son esprit. Elle perdit toute sa sorcellerie ! Palagna fit un effort pour reprendre cette furie et elle dit toute furieuse :

- Pourquoi tu écarquilles les yeux ? Tu n'as jamais rien vu ?

Il ne détachait pas d'elle ses yeux magnétiques et il dit en souriant :

- Je vous jure que jamais je n'ai vu une beauté pareille.

Une de ses jambes était de ce côté de la clôture.

Elle voyait bien comment ces deux charbons ardents allaient vers elle, ils réduisaient en cendres sa volonté, et elle demeurait sans bouger dans une attente douce et effrayante.

Il était déjà près d'elle, elle voyait les coutures brodées de sa veste ... et les dents brillantes dans sa bouche... et son bras tendu vers elle. La chaleur de son corps soufflait sur elle, et elle restait toujours immobile.

Ce fut seulement quand les doigts de fer lui serrèrent le bras en l'attirant vers lui qu'elle s'échappa et put courir vers sa maison.

Molfar gonflait ses narines et restait immobile en regardant le corps blanc de Palagna qui serpentait dans les herbes comme les vagues de Tcheremoch.

Plus tard quand Palagna eut disparu, il franchit la clôture et recommença à disperser sur le champ la cendre du feu d'hier pour que les vaches et les brebis qui viendraient pâturer ici se multiplient et que chaque brebis donne deux petits agneaux...

Palagna retourna à la maison toute furieuse. Au moins Ivan n'avait rien vu. Quel voisin ! Qu'il disparaisse avec la fumée ! Il a bien choisi son moment pour l'attraper ! Que le diable l'emporte ! Eh oui, elle avait perdu sa magie... Elle se demandait s'il fallait parler à Ivan de l'accident avec Youra ou bien laisser son mari tranquille. Il ne manquait plus que tout cela provoque une bagarre ou une dispute, mais il ne faut pas commencer avec un sorcier... Il fallait le gifler et c'était tout... Mais Palagna savait qu'elle n'était pas capable de lever même un bras contre lui. Une seule pensée de lui donnait à Palagna une sensation d'évanouissement, une sorte d'épuisement dans tous ses membres. Elle sentait qu'une toile d'araignée de ses yeux noirs, de ses dents brillantes et de sa bouche avide enveloppait son corps. Et quoi qu'elle fit ce jour-ci, le regard du *molfar* l'attachait.

Deux semaines avaient passé déjà, et Palagna ne parlait pas à Ivan de sa rencontre avec Youra. Elle observait son mari. Elle sentait en lui quelque chose de lourd, une tristesse qui l'affaiblissait et lui rongeaient le cœur, des yeux fatigués avec un regard déjà vieilli et comme lacustre. Il avait considérablement maigri et il était devenu indifférent. Non, Youra était meilleur. Si elle voulait un amant elle prendrait Youra ! Mais Palagna était une femme avec de l'orgueil, elle ne voulait pas céder à la force. De plus elle était furieuse contre le sorcier.

Ils se rencontrèrent une fois au bord du torrent. Pendant un instant Palagna crut qu'elle était nue et que la toile fine de l'araignée l'enveloppait. Comme si elle était dans une transe, elle entendit :

- Avez-vous bien dormi, ma petite âme Palagna ?

Elle avait un mot sur le bout de la langue : « Très bien, et vous ? ». Mais elle se retint, fit la moue, leva sa tête et passa devant lui avec tout son

orgueil – comme s’il n’avait jamais existé.

- Ca va la santé ? – entendit-elle dans son dos.

Mais elle ne tourna pas la tête.

« Maintenant prépare-toi à des complications », - se dit-elle à elle-même avec peur.

En effet, dès qu’elle rentra à la maison, Ivan lui raconta la nouvelle – une brebis avait crevé. Mais comme par une sorte de magie elle ne regrettait pas la brebis. Au contraire elle se mit en colère parce qu’Ivan se consumait de chagrin à cause de la bête.

Youra ne la croisait plus sur son chemin. Mais les pensées de Palagna se tournaient plus souvent vers lui. Elle écoutait volontiers et avec plaisir les histoires sur sa force, et elle s’étonna des pouvoirs de ce Youra impétueux qui la voyait comme la plus belle ! C’était un homme puissant et fort, il savait tout. Au cause de sa parole forte la bête crevait tout de suite, un homme noircissait et se desséchait comme la fumée, il pouvait leur envoyer la vie et la mort, disperser un nuage, repousser la grêle, il pouvait d’un seul œil réduire en cendres ses ennemis et allumer l’amour dans le cœur d’une femme ! C’était un dieu terrestre ce Youra qui voulait Palagna, ce sorcier qui tendait ses bras plein de forces surnaturelles vers elle.

De temps en temps son cœur se fermait pour ses vaches et pour son mari, ils pâlissaient dans son âme comme disparaît le brouillard qui se pose sur le sommet d’un sapin. Toute triste alors, elle allait dans le champ sous un hêtre et là-bas elle sentait sur sa poitrine le souffle chaud de Youra et ses doigts de fer. Il aurait pu avoir une amante s’il était venu ce jour-là.

Mais il ne venait pas...

La journée était chaude. Le sommet d’Igrets fumait, la terre poussait ses vapeurs, les nuages venaient sans cesse de Tchornogora et versaient les pluies et le soleil les éclairait de côté. Le temps était si étouffant que Palagna pour rien au monde ne voulait aller sur le sommet de la colline, mais elle avait eu un rêve, ce qui était mauvais pour le bétail. Elle voulait aller voir ses vaches dans la forêt. Les montagnes autour d’elle fumaient dans l’humidité, comme si les torrents avaient commencé de bouillir et

s'évaporer. Tcheremoch bruissait en bas. Le lit de pierre était trop dur pour lui et il sautait d'une roche à l'autre. Mais à peine Palagna était-elle montée sur la colline qu'un très vent fort de Tchornogora agita son aile géante et troubla les arbres. « Si au moins l'orage ne venait pas ! » - pensa-t-elle et elle se tourna vers le vent. C'était bien cela ! Un gros nuage bleu et blanc bouillonnait là-bas. Il lui semblait que la Montagne Noire même se levait dans le ciel, prête à descendre sur terre pour tout écraser. Le vent courait devant ce nuage et écartait les sapins, et les montagnes et les vallées devenaient noires d'un coup comme après un incendie. Elle ne pensa plus avancer. Palagna se cacha sous la tente d'un sapin. Le sapin cria. Le tonnerre venait de loin, doucement, comme une vague, les ombres couraient vite sur les montagnes en enlevant les couleurs, et les grands sapins solitaires se pliaient en deux sur les cimes lointaines. « Si au moins la grêle ne tombait pas ! » - pensait Palagna effrayée en s'abritant sous sa veste.

Mais au-dessus de sa tête ça en faisait du bruit ! Là-bas sur la Tchornogora les nécromanciens taillaient la glace dans les lacs congelés, et les âmes de ceux qui étaient suppliciés sans pitié ramassaient cette glace dans les sacs et galopèrent avec eux sur les nuages pour verser tout sur la terre. « Les prairies et le foin sont perdus, la grêle les couvrira et le bétail affamé va pleurer », - pensait-elle avec amertume. Mais à peine avait-elle pensé – qu'on entendit un coup de tonnerre. Les montagnes chancelèrent, les sapins solitaires tombèrent par terre, la terre même se leva et tout se mit à tourner dans le tourbillon. Palagna avait quelques secondes pour s'accrocher à un tronc d'arbre, et comme à travers le brouillard elle vit un homme grimper sur la montagne. Il luttait contre le vent et écartait ses jambes comme une écrevisse, il s'accrochait aux pierres et grimpait sans s'arrêter. Il fut proche d'elle, se plia, il courut – enfin se dressa sur le sommet. Palagna avait reconnu Youra.

- Il vient pour moi, c'est sûr,... - redoutait-elle, mais il fallait croire que Youra ne la verrait pas.

Il se dressa devant un nuage, une jambe en avant et le bras croisés sur

la poitrine. Il renversa son visage devenu pâle et perça le nuage de son œil sévère. Il resta comme cela longtemps, une minute, et le nuage s'approcha de lui. Et brusquement il jeta sa veste par terre. Le vent l'emporta tout de suite dans la vallée et souleva les cheveux longs de la tête de Youra. Et puis Youra leva vers le ciel le bâton qu'il gardait dans sa main et il cria dans le bouillonnement bleu :

- Arrête-toi ! Je te défends de passer !...

Le nuage se mit à réfléchir un peu et ensuite en réponse il jeta une flèche de feu.

- Oy ! – Palagna se couvrit de son bras quand les montagnes s'écroulèrent.

Mais Youra était ferme sur ses pieds, et ses cheveux se tordaient comme des vipères dans un nid.

- Ah, si tu veux comme ça ! – cria Youra au nuage. – Donc je dois te lancer un charme. Je vous adjure, vous - les tonnerres et les petits tonnerres, les nuages et les enfants des nuages, je te disperse la *fortune* à gauche – sur les bois et dans les eaux... Va et cours comme le vent dans le monde... Désintègre-toi et tombe, tu n'as pas de pouvoir ici...

Mais le nuage cligna de son œil gauche avec mépris et il commença à tourner vers la droite sur les prairies.

- Malheur ! – Palagna se serra les mains. – Il tuera le foin...

Mais Youra ne voulait pas céder. Il devenait encore plus pâle, ses yeux étaient encore plus sombres. Le nuage allait à droite – lui aussi, le nuage allait à gauche – lui aussi. Il le poursuivait et luttait contre le vent, il agitait ses bras, et il le menaçait avec son bâton. Il se démenait sur la montagne comme un beau diable pour faire tourner le nuage, il le combattait et il lui résistait. Encore ici, de ce côté... Il sentait la force dans sa poitrine, il versait les tonnerres de ses yeux, il levait ses bras et adjurait. Le vent enleva sa veste et le frappa dans ses seins, le nuage poussa les rugissements, cracha le tonnerre, versa la pluie dans les yeux et trembla au-dessus de la tête, prêt à tomber, et le *mol'far* tout en sueur en reprenant

son haleine se démena sur le sommet de la montagne ; et il eut peur de perdre ses dernières forces. Il sentit qu'il faiblissait, il n'avait plus rien dans sa poitrine : que le vent déchire sa voix, que la pluie inonde ses yeux, que le nuage triomphe ! Alors, en un dernier effort il souleva son bâton vers le ciel :

- Arrête-toi !

Subitement le nuage s'arrêta. Il montra un côté étonné, il se cabra comme un cheval et gargouilla d'une rage intérieure et d'une impuissance désespérée. Il supplia :

- Lâche-moi ! Où puis-je aller ?

- Je ne te lâcherai pas !

- Lâche-nous, ou nous mourrons ! – priaient les âmes d'une voix plaintive, courbées sous le poids des sacs pleins de grêle.

- Ah ! Maintenant tu supplies ! Je t'adjure : va dans l'obscurité, dans l'abîme, là où on n'entend pas le hennissement des chevaux ni le mugissement des vaches, ni le bêlement des brebis, là où ne viennent pas les corbeaux, là où on n'entend pas la voix chrétienne... C'est là où je te permets d'aller...

Et d'une manière extraordinaire le nuage obéit. Il tourna humblement vers la gauche et défit les sacs au-dessus de la rivière et versa la grosse grêle sur la pente sablonneuse. Un rideau blanc cacha les montagnes et dans la vallée profonde on entendit quelque chose gargouiller, se rompre et bruire. Youra tomba par terre pour reprendre son souffle.

Quand le soleil déchira le nuage et que les herbes mouillées sourirent, Youra vit comme dans un rêve que Palagna courait vers lui. Elle rayonnait de joie comme le soleil, et elle se pencha vers lui avec un air préoccupé :

- Oh, Yourtchikou, tu n'as rien ?

- Ah, ma petite Palagna, tout va bien... J'ai retourné la tempête...

Et il tendit ses bras vers elle...

C'est ainsi que Palagna devint l'amante de Youra...

Ivan fut étonné par Palagna. Avant elle aimait s'habiller

luxueusement, mais dès maintenant un nouvel esprit gagna son cœur : même les jours de travail elle portait les beaux châles chers de soie, les jupes brillantes et les colliers lourds lui courbaient le cou. De temps en temps elle disparaissait et retournait tard à la maison, toute rouge, ébouriffée – comme si elle était saoule.

- Où as-tu traîné ? - demandait Ivan furieux. – Garde-toi, femme au foyer !

Mais Palagna ne faisait qu'en rire.

- Ha ! Tu crois que je ne peux pas me promener ?... Je veux m'amuser... On ne vit qu'une fois...

En effet la vie est courte, Ivan lui-même le pensait, mais Palagna en faisait trop. Tous les jours elle buvait au cabaret avec Youra le *molfar*, elle l'embrassait en public sans cacher qu'elle avait un amant. Elle n'était pas la première ! De tout temps il n'est jamais arrivé à personne de rester avec un seul homme !

Tout le monde parlait de Palagna et Youra, Ivan l'entendait aussi, mais il le prenait avec indifférence, même si c'était un sorcier. Palagna fleurissait et jouissait de la vie, et Ivan se séchait et perdait sa force. Il était surpris lui aussi. Que lui arrivait-il ? Ses forces le quittaient, ses yeux perdaient leur brillant et surtout il avait perdu goût à la vie. Même le bétail ne lui donnait plus la joie d'avant. On m'a jeté le mauvais œil ou c'est de la magie ? Il ne regrettait pas Palagna et même il ne se sentait pas vexé, mais il se battit avec Youra.

Et il ne se battit pas à cause de la colère, mais à cause des gens – pour la coutume. Peut être que sans l'aide de son confrère Semen il n'aurait pas déclenché la guerre.

Un jour Semen rencontra Youra au cabaret et il le frappa à la figure.

- Quel fainéant ! Qu'est-ce que tu as pour Palagna ? Tu n'as pas ta propre femme ?

Alors Ivan eut honte. Il se jeta sur Youra :

- Occupe-toi de ta Gafia, et ne touche pas la mienne ! – il secoua sa hache devant le visage de Youra.

- Tu l'as acheté au marché ? – explosa Youra.

Sa hache brilla à son tour devant les yeux d'Ivan.

- Que la colère te réduise en cendre !...
- Reître !
- Tiens ça !...

Ivan frappa le premier – directement au front. Mais Youra tout en sang eut le temps de hacher Ivan entre les yeux, il l'ensanglanta jusqu'au sein. Les deux hommes devinrent aveugles à cause du sang chaud qui leur inondait les yeux, mais chaque hache continuait de frapper l'autre hache, les deux combattants se frappant l'un l'autre à la poitrine. Ces masques rouges pleins du sang chaud dansaient la danse macabre. Youra avait déjà un bras blessé mais par chance il avait cassé la hache d'Ivan. Ivan s'inclina en attendant la mort, mais Youra calma sa colère en courant et il rejeta sa hache avec un geste noble et beau :

- Je ne me bats pas avec un adversaire désarmé !
- Et ils reprirent les haches.
A peine put-on les séparer.

Alors Ivan lava ses blessures en peignant de couleur de sang les eaux de Tcheremoch, et il partit avec les brebis. Et il trouva le repos et la consolation.

Mais la bagarre n'avait rien donné. Tout restait comme avant. Palagna – comme auparavant – ne restait pas à la maison, et Ivan devenait de plus en plus souffreteux. Sa peau devenait noire en couvrant ses os, les yeux se creusaient encore plus, la fièvre, l'inquiétude et l'irritation le brûlaient sans cesse. Il avait perdu goût à la nourriture.

« Sans doute, cela vient de ce *molfar*, - pensait-il avec amertume, - Il attende à ma vie, il veut me faire passer le goût du pain, il me dessèche... ».

Il alla chez une sorcière pour qu'elle détourne le maléfice, mais cela ne donna rien. Le *molfar* était bien plus fort.

Ivan lui-même en était même sûr. Une fois il passa devant la maison de Youra et il entendit la voix de Palagna. Comment ? C'est elle ? Un souffle l'arrêta.

Ivan serra son cœur avec la main et il colla l'oreille contre la porte. Il

ne se trompait pas. Palagna était là. En cherchant la fente pour regarder dans la cour Ivan avançait le long du mur. Enfin il trouva un trou et il vit Palagna avec le *molfar*. Youra courbé tenait devant Palagna une poupée d'argile, il mettait ses doigts dans son corps – de la tête jusqu'aux pieds.

- J'enfonce une fiche là, - chuchotait-il d'une voix lugubre, - et les bras et les jambes se sèchent. Dans le ventre – et il ne peut plus manger...

- Et si tu l'enfonces dans la tête ? – demanda Palagna avec curiosité.

- Alors il meurt à l'instant.

Alors ils conspiraient contre lui !

Ce fut comme si sa conscience explosait dans sa tête. Et s'il franchissait le mur pour les tuer tous les deux sur place ? Ivan serra sa hache, mesura la hauteur du mur, mais soudain il se flétrit. L'épuisement et l'indifférence encore enveloppèrent de nouveau tout son corps. Pourquoi tout cela ? A quoi ça sert ? Sans doute, c'est son destin. Il marcha tout ravagé et fatigué au point de ne plus sentir le sol, il en perdit le chemin. Les cercles rouges voltigeaient devant ses yeux et disparaissaient sur les montagnes.

Où allait-il ? Il ne s'en souvenait pas. Il errait sans but, il grimpait sur les montagnes, il descendait et montait partout où l'amenaient ses pieds. Enfin il se rendit compte qu'il était assis au bord de la rivière. Elle – avec ce sang vert des montagnes vertes - bouillonnait et criait sous ses pieds, et il regardait inconsciemment les rapides jusqu'au moment où une idée s'alluma dans son cerveau : Maritchka avait erré jadis sur cette rive. Ici l'eau l'avait prise. Ensuite les souvenirs apparurent un par un pour remplir son sein vide. Il voyait encore Maritchka, son visage bien-aimé, sa tendresse simple et pure, il entendait sa voix et ses chansons...

O, mon chéri, souviens-toi de moi
Deux fois par jour,
Et moi, je me souviendrai de toi
Sept fois par heure.....

Et maintenant il n'avait plus rien. Il n'avait rien, et jamais rien ne

reviendrait, comme ne reviendrait jamais l'écume sur les vagues de la rivière. A l'époque c'était Maritchka, et maintenant c'était lui... Son étoile à peine se tenait sur le ciel déjà prête à s'éteindre... Qu'est-ce que notre vie ? Un éclat dans le ciel, la floraison d'un cerisier... elle est fragile et elle ne dure pas longtemps...

Le soleil se cacha derrière la montagne, les chaumières des houtsouls se couvrirent du brouillard des ombres douces du soir. La fumée bleue sortit par les fentes dans les toits et enveloppait les maisons qui fleurissaient sur la verdure de la montagne comme les grandes fleurs blanches.

La tristesse envahit le cœur d'Ivan, son âme aspira à quelque chose de meilleur et d'inconnu, elle voulut voir des mondes différents et beaux où elle pourrait se reposer.

Mais quand la nuit tomba et que les montagnes clignèrent dans la lumière des demeures solitaires - comme les monstres avec leur œil méchant -, Ivan sentit que les forces de l'ennemi étaient bien plus fortes que les siennes et qu'il perdrait cette bataille.

Ivan se réveilla.

- Lève-toi, - c'était Maritchka. – Réveille-toi et on y va.

Il la regarda sans s'étonner. C'était très bien que Maritchka fût enfin venue.

Il se leva et partit avec elle.

Sans prononcer un mot ils montèrent là-haut malgré la nuit, et Ivan voyait clairement son visage avec la lumière des étoiles. Ils franchirent la clôture qui séparait le champ de la forêt et ils entrèrent dans le maquis des sapins.

- Pourquoi tes traits sont-ils tirés ? Tu es malade ? – demandait Maritchka.

- Pour toi mon âme, je te pleurais mon âme.... – Il ne demandait pas où ils allaient. Il se sentait si bien avec elle.

- Tu te souviens mon cœur, Ivanko, de nos rencontres, ici dans cette forêt ? Tu m'embrassais et moi – je mettais mes mains derrière ton cou et j'embrassais ta chevelure bien-aimée?

- Oh, oui, je m'en souviens, je ne l'oublierai jamais, Maritchka...

Il voyait devant lui Maritchka, mais c'était étrange, parce qu'il savait que ce n'était pas Maritchka mais une *niavka* – une sirène sylvestre. Il se tenait à son côté en ayant peur de la laisser passer devant lui et de voir un trou saignant dans son dos – là où se trouve le cœur, les entrailles et tout - comme chez une *niavka*.

Sur les sentiers étroits il se serrait contre Maritchka pour marcher avec elle et ne pas se retrouver derrière, et il sentait la chaleur de son corps.

- Depuis longtemps je voulais te demander : pourquoi m'avais tu frappé au visage ? C'était ce jour – tu te souviens – où nos parents se battaient et où je tremblais sous le chariot en voyant le sang...

- Après tu t'es mise à courir – j'ai jeté tes rubans dans l'eau, et tu m'as donné des bonbons...

- Je t'ai aimé dès ce moment...

Ils s'enfonçaient dans la forêt. Les débonnaires sapins noirs levaient leurs branches-pattes touffues au-dessus de leurs têtes, comme s'ils donnaient leur bénédiction, le silence sévère et ferme régnait partout, et dans les vallées seule l'écume des torrents se brisait en fracas.

- Une fois je voulus te faire peur, et je me suis cachée. Je me suis mise dans la mousse, je me suis enfouie dans la fougère et je ne bougeais plus. Tu criais, tu cherchais, tu pleurais presque. Et moi je restais tranquille en essayant d'arrêter de rire. Et quand tu m'as trouvé enfin, qu'as tu fait avec moi ?

- Ha – ha !

- Oh ! – Quel insolent !

Elle faisait la moue et jetait sur lui des regards narquois.

- Ha ha ! – riait Ivan.

Tous les deux riaient en s'inclinant l'un vers l'autre. Elle lui rappelait

toutes leurs bêtises d'enfants, leurs bains froids dans les torrents, leurs bagatelles et les chansons, leurs peurs et tous leurs jeux, les embrassades chaleureuses et la torture de leur séparation. Tous ces détails qui chauffaient dans leurs cœurs.

- Pourquoi es-tu resté si longtemps sur la montagne, ô Ivanko ? Que faisais-tu là bas ?

Ivan brûlait d'envie de lui raconter comment une fois la sirène de la forêt l'avait appelé sur la haute montagne avec la voix de Maritchka, mais il évita d'aborder ce sujet. Sa conscience était divisée en deux. Il entendait bien Maritchka à côté de lui, mais il savait que Maritchka n'existait pas dans ce monde, et que ce quelqu'un d'autre l'amènerait dans l'abîme pour qu'il y pérît. Malgré cela il se sentait bien, il suivait son rire et le pépiement d'une jeune fille sans peur, il était léger et heureux – comme jadis.

Tout disparaissait : ses soucis ménagers et ses tracasseries, sa peur de la mort, Palagna et l'ennemi-molfar - tous étaient partis comme s'ils n'avaient jamais existé. La jeunesse insouciante et la joie l'amenaient sur ces sommets déserts, morts et si solitaires que même le chuchotement de la forêt n'y pouvait rester ; et il descendait dans la vallée avec le bruit des torrents.

- Et moi je t'attendais tous les jours, j'attendais ton retour de la montagne. Je ne mangeais pas, je ne chantais pas, j'en perdais mes chansons, le monde me dégoûtait... quand on s'aimait – même les chênes secs fleurissaient, et quand on s'est séparés, ils se sont tous desséchés...

- Ne dis pas cela, ma Maritchka... Maintenant nous sommes ensemble et on le restera pour toujours...

- Pour toujours ? Ha ha ha!...

Ivan tressaillit et s'arrêta. Le rire sec et sinistre lui frappa le cœur. Avec méfiance il tourna sa tête vers elle :

- Tu ris donc, ma Maritchka ?

- Oh, non ! Je ne riais pas ! Tu as cru entendre ma voix. Tu es déjà fatigué ? Tu ne peux pas marcher ? Encore en peu ! On y va !...

Elle le suppliait et il continuait de marcher et de serrer son épaule contre la sienne avec un seul désir – continuer de marcher et ne pas rester derrière elle, ne pas voir ce qu’avait Maritchka au lieu de ses vêtements, au lieu de son dos... ce qu’il y avait il ne voulait pas y penser.

La forêt devenait de plus en plus épaisse. L’odeur lourde des souches pourries, l’odeur de cimetière des bois sortait du fourré où les sapins morts se réduisaient en poussière et où les champignons vénéneux se nichaient. Les grosses pierres donnaient la sensation du froid sous la mousse glissante, les racines dénudées des sapins nattaient les sentiers couverts d’une couche d’aiguilles sèches.

Ils allaient de plus en plus loin, ils pénétrèrent dans la profondeur froide et lugubre des forêts de la haute montagne. Ils gagnèrent enfin une clairière. Il semblait qu’ici il fût moins sombre – comme si les sapins avaient mis fin derrière eux à la noirceur de la nuit profonde.

Soudain Maritchka tressaillit et s’arrêta. Elle étira son cou et écouta. Ivan remarqua qu’une inquiétude gagnait son visage et soulevait ses sourcils. Que se passait-il ? Mais Maritchka interrompit impatiemment sa question, elle mit son doigt sur sa bouche pour qu’il gardât le silence et elle disparut soudainement. Tout se passa si vite et d’une manière si étrange qu’Ivan ne pouvait pas encore reprendre ses sens.

Pourquoi a-t-elle eu peur, où est-elle partie, et pourquoi ? Il resta un instant sans bouger en espérant que Maritchka revienne, mais comme elle n’apparaissait pas il appela d’une voix basse :

- Maritchka !

Le rideau doux des branches des sapins avala cet appel, et le silence régna encore.

Ivan s’inquiéta. Il voulait rechercher Maritchka mais il ne savait pas où aller parce qu’il ne comprenait pas où elle avait disparu. Et si elle se perd dans la forêt ou tombe dans les abîmes ? Il faut peut-être allumer le feu ? Elle verra alors le feu et saura où aller.

Ivan ramassa quelques branches sèches et alluma le feu. Le bois

crépita en quelques instants et chassa l'humidité. Et quand la fumée s'agita au-dessus du feu les ombres des sapins tordus s'agitèrent avec lui et peuplèrent la clairière.

Il s'assit sur une souche et regarda autour de lui.

La clairière était encombrée de troncs d'arbres pourris et couverte d'un filet piquant des pierres où se trouvait la framboise sauvage. Les branches inférieures des sapins, toutes fines et sèches, tombaient comme une barbe rousse.

Et la tristesse alors envahit Ivan. Il se retrouvait encore seul. Maritchka ne venait pas. Il alluma sa pipe et regarda le feu pour faire passer le temps. Maritchka devait enfin revenir. Il lui semblait même qu'il entendait ses pas, le bruit des branches cassées sous ses pieds. Oh ! Enfin elle... Il voulait se lever et se rapprocher d'elle, mais il n'en eut pas le temps.

Les branches sèches s'ouvrirent sans bruit et un homme sortit de la forêt.

Il était sans vêtements. Les poils doux et noirs recouvraient tout son corps, entouraient ses yeux ronds pleins de bonté, et ils se coincèrent sur la barbe et tombèrent de la poitrine. Il croisa ses bras poilus sur son gros ventre et se rapprocha d'Ivan.

Et alors Ivan le reconnut. C'était le joyeux *tchougayster* – le bon esprit de la forêt qui défend les hommes des *niavkas* – des sirènes sylvestres. Il était la vraie mort pour ces créatures – car il les rattrapait et il les déchirait.

Tchougayster sourit avec bonhomie, cligna avec son œil malin et demanda à Ivan :

- Où est-elle partie ?
- Qui ?
- La *niavka*.

« Il parle de Maritchka, - pensait avec peur Ivan, son cœur battait dans sa poitrine : - Voilà pourquoi elle est disparue ! ».

- Je ne sais pas, je ne l'ai pas vue, - répondit Ivan d'une voix indifférente et il proposa à *tchougayster* :

- Asseyez-vous.

Tchougayster s'assit sur un tronc d'arbre, secoua les feuilles sèches de ses poils et mit ses jambes à côté du feu.

Ils gardaient le silence tous les deux. L'homme se réchauffait grâce au feu et frottait son ventre rond, et Ivan se demandait avec passion comment retenir *le tchougayster* assez longtemps pour que Maritchka pût s'enfuir.

Mais *le tchougayster* l'aida lui-même.

Encore une fois il cligna de l'œil et il dit :

- Peut-être pourrais-tu danser avec moi, un petit peu ?

- Tiens, pourquoi pas ? – répondit Ivan tout content et prêt à danser.

Il rajouta quelques branches de sapin dans le feu, regarda ses chaussures, tira sa chemise et se prépara pour une danse.

Tchougayster mit ses mains poilues sur ses hanches et commença à s'agiter...

- Allez ! Commence !

- Eh bien, on commence.

Ivan tapa du pied, écarta une jambe, secoua tout son corps et plana dans une danse légère des houtsouls. Devant lui *le tchougayster* s'agitait et se courbait d'une manière très drôle. Il clignait des yeux, claquait des lèvres, secouait son ventre et ses jambes, poilues comme des jambes d'ours, piétinaient gauchement sur place, se pliaient et se dépliaient – de vrais morceaux de bois. Sans doute la danse le réchauffa. Il sauta plus haut, s'accroupit plus bas, il fortifia son zèle en grommelant et en soufflant comme la soufflerie du forgeron. La sueur sortait goutte à goutte autour de ses yeux, elle coulait comme un ruisseau du front jusqu'à la bouche ; ses bras et son ventre brillaient comme ceux d'un cheval, *le tchougayster* s'en donnait vraiment à cœur joie :

- Haydouk ! Une fois ! Quel garçon ! – criait-il à Ivan et il battait la

terre de ses talons.

- Il est borgne ! Il est aveugle ! – disait Ivan en réchauffant la danse. –
Ho ! Ho ! Si on danse, on danse bien !

- Soit ! – *le tchougayster* frappait dans ses mains, il s'accroupissait jusqu'au sol et il tournait autour de lui.

- Ha ! Ha ! Ha ! – Ivan frappait ses cuisses.

Etait-il vrai qu'il ne savait plus danser?

Le feu se mit à flamber d'une flamme joyeuse, et elle éloigna des danseurs leurs ombres qui se tordirent et se crispèrent dans la clairière inondée de lumière.

Tchougayster se fatiguait. Chaque minute il soulevait sa main avec ses doigts crasseux pour s'essuyer le front, il ne sursautait plus mais il secouait son corps poilu.

- Cela suffit peut-être ? – demandait *le tchougayster* essoufflé.

- Ah, non... Encore un peu.

Ivan tombait de fatigue. Il se réchauffa, il était tout mouillé, il avait mal aux jambes, sa poitrine à peine attrapait son souffle.

- Je vais jouer pour la danse. – Il encouragea *le tchougayster* et mit la main dans sa ceinture pour prendre la flûte. – Tu n'as jamais entendu cette mélodie, mon vieux !...

Et il joua la chanson qu'il avait entendue dans la forêt de *stcheznyk* - de celui qui disparaît : « J'ai mes chèvres ! J'ai mes chèvres !... » - et *le tchougayster* animé grâce aux sons de la chanson lança ses talons encore plus haut, il ferma ses yeux emporté par le plaisir et il sembla qu'il en oubliait sa fatigue.

Maintenant Maritchka pouvait être tranquille.

« Cours, Maritchka... n'aie pas peur, mon âme... ton ennemi est occupé à danser... », - chantait la flûte.

La fourrure collait sur la peau de *tchougayster* comme s'il sortait de l'eau, la salive coulait de sa bouche ouverte de plaisir, tout brillait dans la lumière du feu, et Ivan remua la danse de sa musique joyeuse, comme s'il entraînait en fureur, et dans l'évanouissement il battit les pierres de la clairière et ses pieds perdirent leurs chaussures.

Enfin le *tchougayster* fut exténué.

- Ca suffit... Je n'en peux plus...

Il tomba sur les herbes pour reprendre son souffle et il ferma les yeux. Ivan se jeta par terre à côté de *tchougayster*. Ils respirèrent ensemble.

Et *tchougayster* eut un petit rire :

- J'ai bien dansé aujourd'hui...

Tout content il toucha son ventre, poussa un cri et arrangea sa fourrure sur la poitrine, et il commença à faire ses adieux :

- Je te remercie beaucoup pour la danse...

- Bon retour à vous...

- Bonsoir à toi...

Il ouvrit les branches sèches du sapin et plongea dans la forêt. L'obscurité et le silence couvrirent la clairière. Le feu couvait dans les ténèbres avec un seul œil rouge.

Mais où était Maritchka ?

Ivan avait beaucoup de choses à raconter. Il se sentait le besoin de lui raconter toute sa vie, son chagrin pour elle, ses jours tristes, sa solitude parmi les ennemis et son mariage malheureux... Mais où était-elle ? Où était-elle partie ? Peut-être là – à droite ? Il lui semblait qu'il l'avait vue la dernière fois sur sa gauche.

Ivan allait vers la gauche. Ici il retrouva la forêt épaisse. Les sapins s'entassaient ici en fermant tous les passages et il eut du mal à passer entre leurs troncs rugueux. Les branches sèches lui piquaient le visage, mais il continuait de marcher. Il errait dans l'obscurité profonde et il trébuchait tout le temps sur le même tronc d'arbre. De temps en temps il lui semblait que quelqu'un l'appelait. Il s'arrêta en retenant son souffle et écouta. Mais la forêt se remplissait d'un tel silence, que le murmure des branches sèches

qu'il touchait de son épaule faisait comme un gros bruit de hache quand elle coupe un arbre. Ivan marchait encore avec les bras tendus devant lui – comme un aveugle qui attrape l'air avec ses bras quand il a peur d'un obstacle.

Soudain un souffle silencieux effleura doucement son oreille :

- Iva !

La voix venait de derrière, de la profondeur, comme si elle traversait la mer des aiguilles de sapins.

Cela signifiait que Maritchka n'était pas là.

Il devait rentrer. Ivan se dépêchait, il frappa ses genoux contre les sapins, il ouvrait les branches et fermait ses yeux pour que les aiguilles ne le piquent pas. Il lui semblait que la nuit s'accrochait à ses jambes et ne le laissait pas partir ; et il la traînait avec lui et il se frayait un passage à travers sa noirceur. Il errait depuis longtemps sans retrouver la clairière. Maintenant la terre sous ses pieds commençait de descendre dans la vallée. Les grosses pierres lui bloquaient la route. Il les contournait en glissant chaque fois sur la mousse, en trébuchant sur les racines rudes, il s'accrochait aux herbes pour ne pas tomber.

Et encore une fois un appel d'une voix faible assourdie dans la forêt arriva à lui d'en bas – de la vallée :

- Iva !

Il voulait répondre à la voix de Maritchka, mais il n'osait pas pour que le *tchougayster* ne l'entendît pas.

Mais maintenant il savait où il devait la chercher. Tourner à droite et descendre. Mais ici la descente était encore plus abrupte, et il lui semblait étrange que Maritchka pût descendre par ici. Les petits cailloux se répandaient sous ses pieds et tombaient avec un rugissement sourd dans la profondeur noire. Mais Ivan était accoutumé à la montagne et il savait s'arrêter au bord du précipice pour chercher un sol solide pour ses pieds. La descente devenait de plus en plus dure. Une fois il faillit tomber mais il s'accrocha à la saillie d'une roche suspendue à ses bras. Il ne savait pas ce qu'il y avait en bas mais il sentait le froid et le souffle funeste de l'abîme qui ouvrait sur lui sa gueule insatiable.

- Iva-a ! – gémissait Maritchka des profondeurs, et dans cette voix il y avait l'appel, l'amour et le supplice.

- J'arrive, Maritchko ! – la réponse tremblait dans le cœur d'Ivan et elle avait peur d'en sortir.

Il en oublia la prudence. Comme un mouton sauvage il sauta d'une pierre à l'autre, avec sa bouche ouverte il pouvait à peine respirer, il blessait ses bras et ses jambes, sa poitrine tombait sur les roches piquantes, parfois ses pieds perdaient la terre, et il entendait à travers le brouillard chaud de désir dans lequel il tombait que la voix chère le pressait :

- Iva-a !

- Je suis là ! – cria Ivan, et soudainement il sentit que l'abîme l'entraînait. Il l'attrapa par le cou et tira en arrière. Ivan attrapait l'air avec ses bras, ses pieds cherchaient la roche qu'ils avaient arrachée, il sentait qu'il tombait le corps plein de froid léger et de ce vide étrange. La montagne noire et lourde déploya les ailes des sapins et en un clin d'œil elle prit son vol d'oiseau en volant vers le ciel et une curiosité pointue et mortelle lui brûla le cerveau : sur quoi frapperait sa tête ? Il entendit encore le craquement d'un os, et la douleur insupportable lui plia le corps – tout se répandit dans le feu rouge qui brûla sa vie...

Le lendemain les bergers trouvèrent Ivan agonisant.

La trompette –*trembita* racontait tristement aux montagnes sa mort.

Or la mort a ici sa propre voix dont elle parle aux cimes solitaires. Les chevaux battaient leurs sabots contre les routes rocheuses, les chaussures des paysans bruissaient dans l'obscurité de la nuit quand les voisins se dépêchèrent vers les feux tardifs de leurs gîtes perdus dans les montagnes. Ils pliaient leurs genoux devant le corps, ils mettaient sur la poitrine du mort les pièces des monnaies pour le transport de son âme, et ils s'asseyaient en silence sur le banc. Ils mélangeaient les cheveux gris avec le feu des châles rouges, les fortes couleurs de la jeunesse avec la cire

jaune de visages ridés.

La lumière mortelle faisait le filet des ombres égales sur le visage mort comme sur les visages vivants. Les colliers des femmes riches tremblaient, les yeux des vieillards brillaient d'une lumière douce par respect pour la mort, la tranquillité sage unissait la vie et la mort, les mains rudes et laborieuses se reposaient lourdement sur les genoux des gens.

Palagna remettait en ordre le tissu sur le décédé, et ses doigts sentaient la froideur du corps mort, mais l'odeur chaude et douce de la cire qui coulait sur les bougies faisait monter la pitié par la gorge.

Les trompettes pleuraient sous la fenêtre.

Le visage jaune d'Ivan reposait en tranquillité sur la toile en cachant un secret connu de lui seul, et l'œil droit jetait un regard narquois, sous la paupière un peu soulevée, sur le tas des monnaies de cuivre posée sur sa poitrine, et sur ses bras croisés avec une bougie allumée.

Au chevet du corps son âme se reposait invisiblement : elle n'osait encore sortir de la maison. Palagna s'adressa à la petite âme solitaire de son mari qui se serrait contre le corps immobile, ainsi qu'une orpheline.

- Pourquoi tu ne me parles plus, pourquoi tu ne peux pas me regarder et soigner les durillons durs de mes mains ? Pour quel voyage tu te prépares ? Où t'attendrai-je, ô mon mari ? – pleurait Palagna, et sa grosse voix s'interrompait sur des notes plaintives.

- Elle pleure très bien, - s'accordaient les vieilles voisines, en entendant le soupir qui se perdait dans la voix des gens.

- On travaillait ensemble comme les bergers là-haut sur les prairies... Une fois on faisait paître les brebis, et un coup de vent nous frappa – comme en hiver... Et le tourbillon nous tournait autour, et on ne voyait plus la lumière du jour, et le décédé... - racontait un paysan à ses voisins. Et les lèvres des voisins bougeaient pour évoquer leurs souvenirs – parce qu'il fallait consoler l'âme triste séparée de son corps.

- Tu es parti et tu m'as quitté... Avec qui vais-je maintenant faire le

ménage, qui s'occupera du bétail ? – demandait Palagna à l'âme du mari.

Les nouveaux invités rentraient dans la maison par la porte ouverte. Les genoux se pliaient devant le corps, les monnaies de cuivre tintaient sur la poitrine d'Ivan, et les gens se poussaient sur les bancs pour laisser de la place pour les nouveaux venus.

Les grosses bougies fondaient lentement en coulant la cire comme des larmes, la flamme blanche léchait l'air lourd : et la fumée bleue, mêlée à l'odeur importune de la cire, surplombait avec les vapeurs des corps le bruit sourd de la maison.

La maison était bondée. Les visages des uns s'inclinaient vers les visages des autres, le souffle chaud se mélangeait avec l'autre souffle, les fronts en transpiration reflétaient la lueur de la lumière mortelle qui enflamma les couleurs brillantes sur les jupes et les ceintures. Et la maison continuait de se remplir des nouveaux visiteurs qui se bousculaient à l'entrée.

Le corps bougeait. Les taches blanches glissaient sur lui comme les lichens dans une ombre invisible.

- O, mon doux époux, tu m'as quittée pour aller avec le mal ... - se plaignait Palagna. – Je n'aurai plus personne pour aller en ville, pour amener, pour donner ou bien pour prendre...

Et sous la fenêtre la trompette racontait le même chagrin en redoublant de tristesse.

Et la pauvre âme – n'avait-elle pas déjà assez de chagrin ?

Sans doute cette idée se cachait sous le poids de la tristesse générale, car l'agitation commençait à faire bouger les gens dans l'entrée. Les hommes frappaient timidement des pieds, ils se donnaient les coudes, de temps en temps le banc faisait du bruit, les voix se déchiraient et se mélangeaient dans le brouhaha lourd de la foule. Et soudain l'éclat de rire d'une femme coupa la couverture lourde de la tristesse, et les voix réservées explosèrent comme une flamme sous le chapeau de la fumée noire.

- Eh, toi - Grand Nez ! Achète mon lièvre ! – parlait d’une voix basse quelqu’un de jeune, et un rire étranglé lui répondait :
- Ha- ha ! Mon cher Grand Nez !
- Je ne le veux pas.

Le divertissement commençait.

Ceux qui étaient du côté de la porte tournèrent le dos au corps pour se joindre au jeu. Un grand sourire changea leurs visages qui étaient rassemblés dans la tristesse quelques instants auparavant. Et le lièvre né du jeu des gens passait plus loin, il prenait un cercle plus grand et il se rapprochait du mort.

- Ha ha ! Bossu !.. Ha ha, borgne!..

La lumière vibrait et fumait de rire.

Un par un les invités se levaient des bancs et se déplaçaient dans les coins où on s’amusait et où on était serré.

Les taches du visage du mort devenaient encore plus grandes, comme si les pensées cachées se vivifiaient en modifiant son expression. Il semblait que dans un coin de sa bouche gémissait une réflexion amère : qu’est-ce que notre vie ? C’est à peine comme un éclat dans le ciel, comme les fleurs d’un cerisier...

A côté de la porte d’entrée on s’embrassait déjà.

- Contre qui tu te colles ?
- Contre Annytchka la brune...

Il semblait qu’Annytchka ne le voulût pas et qu’elle s’obstinait, mais quelques dizaines des bras la poussaient hors de la prison étroite, et les bouches chaudes rajoutaient :

- Va, petite, va !

Et Annytchka embrassait le cou de celui qui se collait contre elle en lui donnant un baiser savoureux accompagné des cris de joie de tout le monde.

On oublia le corps. Seules trois vieilles femmes restèrent à ses côtés et regardèrent avec les yeux vitreux une mouche passer sur le visage jaune et immobile.

Les jeunes femmes se joindraient au jeu. Avec leurs yeux où la lumière mortelle brillait encore et reflétait l'image du décédé, elles allaient embrasser indifféremment les maris, et les maris à leur tour embrassaient les femmes des autres.

Les baisers sonores sonnaient dans la maison et se mêlaient aux lamentations de la triste trompette qui racontait aux montagnes la mort sur la colline solitaire.

Palagna ne pleurait plus. Il était tard et elle devait accueillir tous ses invités.

La joie se mit à flamber. On étouffa dans la maison, les gens transpirèrent dans leurs vêtements, ils respirèrent les souffles de la fumée, l'odeur de la cire chaude et du cadavre qui pourrissait déjà. Ils parlaient tous à voix haute, comme s'ils avaient oublié pourquoi ils étaient là, ils racontaient leurs aventures et riaient. Ils agitaient les bras, se tapaient dans le dos l'un de l'autre et ils jetaient des regards sur les femmes.

Ceux qui n'avaient pas de place dans la maison avaient mis le feu dans la cour où ils célébraient leurs jeux. A l'entrée on avait éteint la lumière et les filles piaillaient comme des sauvages, les garçons se tordaient de rire. L'amusement secouait les murs de la maison et frappait le lit tranquille du mort avec des vagues de cris.

La flamme jaune des bougies s'éteignait dans l'air lourd.

Même les vieillards participaient aux jeux. Le rire tout gai secouait leurs cheveux gris, tirait leurs rides et ouvrait les restes des dents pourries. Ils aidaient les jeunes à attraper les femmes en posant des mains qui déjà tremblaient. Les colliers sonnaient sur les poitrines des jeunes femmes, leurs cris cassaient les oreilles, les bancs enlevés de leurs places

bruissaient et frappaient la table sur laquelle reposait le mort.

- Ha ha ! – le cri passait du coin jusqu'à l'entrée, et les rangs des gens se pliaient en deux de rire en se serrant les ventres.

Parmi le bruit des cris et de rires, un « moulin » criait on ne savait d'où.

- Que puis-je moudre ? – demandait le meunier provocant.

- Nous avons du maïs, - criaient les filles en se frayant le chemin vers lui, et les juifs se disputaient entre eux en se collant les barbes d'étaupe.

Une serviette mouillée et bien tordue frappait tout le monde à droite et à gauche. On se sauvait dans le vacarme en renversant les autres, en secouant la poussière. Le sol de la maison tremblait du piétinement des jeunes jambes, et le corps sursautait sur le banc en secouant son visage jaune sur lequel se voyait encore le sourire mystérieux de la mort.

Et les monnaies de cuivre données par les bonnes âmes pour son transport sonnaient doucement sur la poitrine.

Sous les fenêtres les trompettes sanglotaient avec tristesse.

Octobre, 1911. Tchernigiv